



LUMIÈRE

sur les femmes spirituelles

LUCIA DAMERINO

LUMIÈRE

s u r l e f e m m e s s p i r i t u e l l e s

LUCIA DAMERINO

Ce travail est dédié à mon amie Angela Saviori, maître Reiki. Elle m'a offert tout son soutien, tant dans le domaine du Reiki que dans celui de la photographie artistique, et je l'en remercie infiniment.



Un jour, en regardant l’image du Bouddha féminin de la compassion (Avalokiteswara au Tibet, Guanyin en Chine, Kannon au Japon), j’ai pensé à représenter les femmes d’aujourd’hui pour les mettre en lumière comme des icônes tout aussi fortes qui peuvent nous inspirer.

Dans notre culture catholique, l’image des saintes est courante, mais les femmes qui ont choisi la voie spirituelle, par le simple fait qu’elles peuvent enfin s’engager, enseigner et s’exprimer, doivent considérées comme héroïques.

Par le passé, même lorsqu’elles entraient dans l’enseignement institutionnel, on leur demandait davantage qu’aux hommes. Elles émergeaient parce qu’elles étaient à leurs côtés, en tant que compagnes, mais on ne leur permettait pas d’accéder aux postes les plus élevés (aujourd’hui encore, dans certaines traditions).

Carla Giannotti, tibétologue, raconte que même lorsqu’une femme avait atteint la perfection dans cette vie, elle devait se réincarner en homme pour devenir un bouddha.

Les États-Unis ont joué un rôle moteur dans la diffusion des figures féminines, dans les traditions bouddhiste, zen et New Age en général. Thubten Chodron et Ayya Virañani sont des femmes de nationalité américaine qui, une fois devenues nonnes, même au sein de leurs traditions, ont pu grandir et enseigner de façon plus autonome que si elles avaient été originaires du Tibet ou de Birmanie. La vénérable Robina Courtin, australienne, a pu jouir de la même liberté et de la même autonomie.

Dans les églises protestantes, l’ouverture s’est opérée dans les années 1970 et la carrière des femmes est aujourd’hui paritaire. Dans cet ouvrage, on retrouve Daniela Di Carlo, Ioana Ghivalciu et Elisabeth Green. Les deux premières sont importantes pour leur action en faveur des revendications LGBTQ+, Elisabeth Green pour son engagement écoféministe.

Shinnyo Marradi, révérende zen agréée par l’école Sōtō-shū, a fondé son propre temple zen à Florence, où se trouve une communauté dynamique composée de nombreux hommes et femmes. Lucia Vigiani est la fondatrice de l’Himalayan Yoga Institute de Florence.

Au sein de la tradition catholique, la voyante Angela Volpini et la théologienne Antonietta Potente, expriment leur propre pensée en toute liberté.

L’expérience érémitique, très présente en Italie, est représentée ici par Antonella Lumini, qui la perpétue à la manière orthodoxe de Pustinia, trouvant dans le silence son propre message où Dieu est Mère.

Mascia Capponi, enseignante de méditation Vipassana, s’est démarquée d’une lignée exclusivement masculine et enseigne désormais en consacrant davantage d’espace à l’enseignement de Metta, l’amour bienveillant.

Nadeshwari Joythimayananda et Caterina Perotti travaillent sur le féminin. Nadeshwari crée des trames avec sa voix à partir d’histoires et de chansons. Caterina Perotti utilise l’expression créative comme vecteur d’évolution.

Des esprits libres, qui ont bâti une vie déjà unique en soi :
Antonia Chiappini, Luisa Berselli et Resi Mozzato, expertes en connexion avec le plan spirituel et les techniques vibratoires. Marianne Costa, enseignante de tarot évolutionnaire, Silvia Del Conte, thérapeute en métaphysique chinoise.

Amanda Gross Castillo et Gabriella Papini sont des représentantes du chamanisme nord-américain.

Swamini Shuddhananda Ghiri, nonne hindoue, vit dans le seul ashram italien de Savone. Giulia Marchetti, quant à elle, incarne en dansant les différentes divinités hindoues.

Voici les portraits de 24 femmes et voici leur histoire. Je les remercie chaleureusement.
L’exemple de l’expérience d’autrui est l’un des plus grands enseignements.

Luisa Berselli

Experte en connexion avec le plan spirituel

Cela s’est passé ainsi ! Je suis née à Modène, là où la route se perdait dans les champs. J’ai grandi au milieu des arbres et des animaux, au rythme des saisons, et ce sont mes fondements. J’ai ensuite retrouvé dans la philosophie orientale les traces de cet ordre naturel que je respirais depuis mon enfance, dans les prés autour de ma maison, en observant avec émerveillement les changements cycliques de l’énergie sous ses multiples formes, égales et toujours nouvelles. Je me sentais dans un monde bienveillant; le contact avec la Terre et le Ciel me donnait un sentiment de sécurité. Et c’est toujours le cas.

Vers la fin des années 70, la découverte de la macrobiotique a semblé réunir tous ces aspects et m’offrir une nouvelle possibilité de les transposer dans ma vie quotidienne. J’ai étudié seule, à partir des livres que je trouvais et j’ai cuisiné. Peu de temps après, Ferro Ledvinka, un élève de Michio Kushi, a ouvert un centre de macrobiotique à Florence. Je suis allée le rencontrer, accompagnée de ma tante qui souffrait d’une forme grave d’asthme depuis plus de 30 ans, asthme qui a rapidement disparu grâce à ses conseils diététiques. Ce fait, plus que mes discours, a convaincu toute ma famille que la philosophie pratique fonctionnait vraiment, au point que ma mère et ma tante sont venues de Modène pour des cours de cuisine. Au Centre Macrobiotique EstOvest, les cours de macrobiotique ne se limitaient pas à l’alimentation mais reposaient sur l’étude de l’Énergie, clé spectaculaire, dénominateur commun de tous les êtres vivants ! Une pure magie pour moi : je retrouvais soudain le même regard avec lequel j’avais observé la Vie dans les champs derrière la maison, le même émerveillement et la même fraîcheur qu’alors. Et c’est toujours le cas.

Et depuis, je me sens à la fois riche et chanceuse, car je sais que ce voyage d’exploration est infini et que je suis libre ! J’ai en main un passe-partout qui me permet d’accéder et d’appartenir. Lorsque l’on observe la Réalité du point de vue de l’Énergie, la relation qui s’établit est directe. On peut connaître les choses immédiatement, en écoutant. Il n’est pas nécessaire de tout étudier, et on ne peut pas tout savoir simplement en étudiant. Il faut être connecté.

En 1984, j’ai quitté mon emploi à la Poste et je me suis installée à Florence. J’avais 27 ans et un petit enfant. Au Centre EstOvest, j’ai senti que j’avais trouvé la voie qui me correspondait pleinement et la possibilité de m’immerger dans l’exploration du champ vibratoire vivant.

Cette passion est demeurée inchangée. Je suis toujours le même fil invisible, la même piste ténue et très solide. Je n’ai pas étudié en profondeur tous les aspects enseignés à l’école macrobiotique, précisément parce que ce « fil » a commencé à se dessiner, comme un appel que je ne pouvais ignorer.

Je me suis sentie aidée, soutenue, je savais que je n’étais pas seule. J’avais la perception qu’en me retournant, je « verrais » peut-être quelqu’un. Cela n’avait aucun sens, c’était juste la sensation que j’éprouvais, mais je n’ai jamais vu personne.

Pourtant, je me sentais accompagnée et protégée. Ces perceptions étaient constantes, même si je ne savais pas à quoi les attribuer. En pensant rationnellement, j’ai même essayé de les laisser de côté, mais dès que je méditais, ma main bougeait continuellement ; on aurait dit qu’elle voulait écrire. Pensant que c’était une distraction, je me corrigeais, mais cela se reproduisait. Sur la suggestion d’une amie, j’ai décidé de céder à cette impulsion, même si elle me semblait absurde. L’écriture automatique a commencé, toujours accompagnée de ce sentiment d’aide, de soutien et de bienveillance. Ma main écrivait lentement, parfois même des choses que j’ignorais. La page se « remplissait » d’énergie, je devais souvent changer de feuille.

J’étais très perplexe et mon côté rationnel gardait un œil sur cette « étrange » moi, mais j’avais décidé de laisser l’expérience se poursuivre pour voir où elle me mènerait. J’ai donc continué à écrire et à recevoir les inspirations et les sensations qui accompagnaient le langage poétique et évocateur des communications. J’ai rempli des carnets, en suivant toujours ce fil conducteur, quel que soit mon état d’esprit, tantôt dubitatif, tantôt reconnaissant, tantôt curieux et émerveillé.

J’ai l’impression de ne m’arrêter nulle part. J’ai appris à méditer, car il est bénéfique que l’esprit puisse se reposer, mais l’expérience qui demeure constante dans ma vie et que je ne voudrais pas abandonner suit précisément ce fil conducteur. La conscience d’être connectée génère un renouvellement continu et une profonde adhésion intérieure. Ce processus se poursuit de lui-même. Je peux lire ses tracés avec le recul, comme s’il était nécessaire qu’ils se développent à mon insu pour ensuite se révéler à mon observation consciente. Et là encore, je m’étonne et m’émerveille. Des traces lumineuses qui s’impriment dans le quotidien et brillent, attirant l’attention. Enfant… j’ai d’abord appris à ressentir et à connaître dans les champs, j’ai expérimenté la perception de la vibration vitale et plus tard j’ai trouvé cette même connaissance dans les livres. C’est presque un monde à l’envers, mais j’ai compris que, de cette façon, mon esprit rationnel, qui « arrive plus tard », participe sans interférer avec l’expérience qui chemine librement et inconditionnellement.

En suivant « le fil », au milieu des années 80, j’ai rencontré celui qui fut mon premier maître : Baba Bedi, mystique et enseignant indien, père du célèbre acteur Kabir. Il m’a appris à reconnaître l’existence d’une dimension spirituelle lumineuse et évoluée qui nous accompagne sur le chemin de la vie terrestre. Cette rencontre a été fondamentale pour moi. Je me suis sentie très rassurée car le chemin qui m’a été montré résonnait intimement en moi et ses enseignements m’ont aidée à comprendre le sens de mon étrange expérience. Et ce parcours m’a été très bénéfique.

Au fil des années, grâce à la pratique quotidienne de ses enseignements, j’ai pleinement réalisé que nous sommes tous des êtres spirituels. Ainsi, cette connexion spirituelle avec « quelqu’un » qui peut nous dire quelque chose « d’en haut » n’est pas vraiment une inclination vers on ne sait où, mais un mouvement intérieur, c’est notre identité spirituelle qui reconnaît, vibre et interagit avec ces niveaux d’intelligence. Tout n’était pas clair au premier abord, peut-être parce qu’il faut d’abord parcourir le chemin pour le comprendre !

Un autre aspect que j’ai beaucoup apprécié est que son enseignement a immédiatement débarrassé le champ de toute interférence possible, car son orientation est claire et le but de la connexion est de puiser dans la Connaissance. Baba décourageait toute recherche de phénomènes et n’aimait pas la définition de « Guide spirituel », car il croyait que chaque personne est son propre guide. Il nous invitait à assumer l’entière responsabilité de nos choix personnels mais nous enseignait à reconnaître la possibilité d’une collaboration aimante entre le Ciel et la Terre, nous permettant de faire évoluer notre conscience.

J’ai suivi cinq cours avec lui, ce qui était un exploit, car il enseignait un peu en dehors de Milan. Chaque semaine, je partais de Florence, prenais le train, le métro et le bus pour une seule heure de cours. J’ai dû m’accrocher mais je sentais bien que ce que je faisais me convenait parfaitement, comme un costume sur mesure ! Ce chemin m’a aidée à intégrer le processus déjà en cours et m’a apporté confiance et détente. J’ai continué à écrire presque quotidiennement, voyageant telle une exploratrice.

Un jour, un grand ami m’a demandé “d’aller percevoir” pour l’aider à résoudre un problème personnel. Il s’est senti aidé et les gens ont commencé à venir me voir sans que je les cherche. J’habitais non loin de là, à la campagne, d’abord dans une ferme, puis dans le centre de Romola, un petit village près de Florence.

Je pense qu’au village, on ne savait pas vraiment ce que je faisais, et cela ne m’a pas étonnée ; au contraire, j’étais plutôt inquiète lorsque quelqu’un semblait convaincu de l’avoir compris, car cela signifiait qu’on me prenait pour une magicienne, une voyante ou une sorcière. J’étais sous le feu des projecteurs de toutes les personnes âgées du village : étrangère, isolée et même macrobiotique. Que de choses étranges. Honnêtement, je souffrais aussi de ce décalage entre la qualité de mon expérience intérieure et la catégorie dans laquelle j’étais souvent reléguée. Il était clair qu’il me fallait un lieu adapté pour accueillir les personnes qui venaient me voir, et « le fil » m’a conduit au cœur de Florence, via Porta Rossa 6, un endroit que j’aimais profondément et où je suis restée 36 ans.

Même si j’étais très à l’aise avec l’expérience spirituelle limpide que je vivais, j’éprouvais des difficultés à me définir socialement. À la question innocente d’un inconnu qui me demandait : « Mais que faites-vous dans la vie ? », je me sentais en porte-à-faux, avec souvent le sentiment d’être incomprise et de ne pas savoir comment m’expliquer. C’était pour moi le revers de la médaille de cette expérience, indispensable, stimulante et merveilleuse. Si j’avais conservé mon emploi à la Poste et cultivé mes recherches comme un simple intérêt personnel, j’aurais certainement eu une définition compréhensible pour les autres. Mais j’avais quitté ce travail considéré comme normal pour suivre ma propre voie car je ne pouvais pas tenir sur deux étriers. « Le fil » que je suivais n’était en réalité pas un hobby.

Aujourd’hui encore, il m’est difficile de définir cette expérience : « communication avec le plan spirituel », ou peut-être « connexion spirituelle consciente »...

Ce sont des définitions correctes, mais elles sont liées à un héritage culturel ancien. Le langage qui décrit le mieux l’expérience de connexion spirituelle est celui de la physique quantique. Lorsque je lis des articles sur la physique quantique, je ressens une grande affinité avec mon expérience intérieure.

En effet, quand on s’ouvre consciemment à la connexion avec le plan spirituel, un champ se crée. C’est un champ d’énergie vibrant et clair. À l’intérieur de ce champ, tout devient lisible et les informations ne sont pas déconnectées. C’est un tout. Les « contacts » ne se réduisent pas aux mots; ce sont plutôt des voyages, des expériences complètes, des aperçus de réalités possibles, de nouvelles perspectives, des bases de soutien, une collaboration bienveillante pour de nouvelles créations harmonieuses à intégrer au quotidien. Ce sont aussi des niveaux d’énergie qui favorisent le changement émotionnel et physique.

Je continue à rester très ouverte et libre afin de pouvoir m’adapter en cours de route. L’expérience de la communication elle-même ouvre des portes vers des horizons toujours nouveaux. Auparavant, j’étais pressée de codifier mes connaissances, parfois même de forcer le sens, mais cela ne fonctionne pas ! Je dois aussi respecter les trous, le vide, l’inconnu et, dans cette suspension, rester disponible. Alors, ce qui arrive est frais et authentique.

Tu m’as demandé ce que je pensais de la réincarnation. Je n’ai aucune difficulté à la concevoir et il me semble même que cela éclaire bien des choses. Un jour, à travers la connexion au plan spirituel, j’ai demandé qu’on me l’explique ; on m’a envoyé l’image d’une grosse perle blanche : « Quand on regarde cette grosse perle, il y a toujours un point lumineux qui brille ; Ici, ce point lumineux est ton expérience actuelle dans cette vie, sous cette forme, avec ton identité, mais tu es toute cette grande perle.

L’expérience de la connexion au plan spirituel m’aide à réaliser que nous sommes des « Êtres multidimensionnels ». J’ai parfois l’impression que nous avons tendance à vivre dans la dimension physique et matérielle comme à l’intérieur d’une coquille, en prétendant que tout y tient, dans une tentative de ramener chaque expérience aux limites de la vie physique et matérielle. Il existe des expériences tout aussi réelles, mais immatérielles et bien plus vastes...

Il me semble que l’expérience constante de la connexion spirituelle consciente m’aide à ressentir l’Unité de la Matière et de l’Esprit, où le Grand et le Petit sont indissociablement mêlés. Mais je réalise que ce ne sont encore que des mots. Dans l’état de connexion spirituelle consciente directe, les mots deviennent des expériences, c’est une réalité pleine d’amour et de vie...

Et nous pouvons tous en faire l’expérience.

Chiesanuova, Firenze



Mascia Capponi

Enseignante de méditation Vipassana

Je pense que mes recherches ont commencé avant ma naissance, comme si j’avais toujours su. Enfant, je me disais souvent : « Un jour je méditerai, un jour je méditerai, un jour je méditerai. »

En réalité, à l’adolescence, je n’ai pas cultivé l’aspect spirituel, je le considérais même comme un phénomène à la mode et donc superficiel. Je suis même allée en Inde à 23 ans pendant une année entière et j’évitais les temples et les lieux de pratique, ainsi que les Occidentaux qui les fréquentaient. Tout cela me semblait si superflu.

J’ai épousé un médecin, j’ai eu deux enfants et j’ai travaillé comme neuropsychomotricienne. Vers 40 ans, par hasard, j’ai découvert que j’avais une tumeur au rein droit. L’important est que mon mari, six mois auparavant, avait été opéré de la même tumeur, découverte aussi par hasard, à l’autre rein. Il l’a relativement bien supporté mais, moi, j’ai été très choquée. J’ai commencé à réfléchir à la finitude de la vie, un sentiment fort et profond qui m’a mise en crise et a ravivé mon ancien désir de méditation.

J’étais confuse, triste. Dans une librairie, j’ai trouvé un livre intitulé « La méditation ». « Apprends-nous le silence », sur la couverture, il y avait le dessin d’une personne en train de méditer. Au début, je me suis dit : « Je vais le donner à un ami », puis j’ai pensé : « Non, attends une minute, je vais le lire. » C’était un livre de Tim Parks, un écrivain anglais, où il racontait comment il avait résolu un problème à la hanche droite grâce à la méditation Vipassana avec les maîtres John Coleman et Edoardo Parisi.

Le livre parlait aussi d’un praticien de shiatsu de Vérone, ma ville natale. Je suis allée le voir, Ruggero Scolari, pour un traitement du dos et il a commencé à me parler de la méditation Vipassana et du maître Edoardo Parisi.

Je me suis donc retrouvée avec Edoardo Parisi et j’ai suivi toutes les retraites pendant trois ans d’affilée. Les retraites Vipassana sont intenses, 8 à 9 jours de silence total et de méditation. J’ai obtenu d’excellents résultats, en faisant l’expérience de l’état de Banga, un état de conscience modifiée, dans lequel j’ai ressenti une énergie très puissante traverser mon corps et aussi une perception de Désintégration, puis d’amour total et absolu. Je suis devenue son assistante et nous faisions quatre retraites par an, très strictes.

Je supervisais la cuisine, préparais les menus, qui devaient être végétariens, aidais à l’organisation, puis, petit à petit, j’ai commencé à soutenir le maître dans l’enseignement et le suivi des étudiants. J’ai commencé à étudier et à lire des ouvrages sur le sujet. À l’institut Lama Tsongkhapa de Pomaia, j’ai suivi la formation de trois ans pour devenir conseillère en pleine conscience et une année sur la conscience de la vie et de la mort. Je suis actuellement une formation sur l’analyse des textes fondamentaux, c’est ainsi que l’on appelle les textes anciens, comme

le Lam Rim, qui est la base du bouddhisme.

La tradition birmane, à l’origine de Vipassana, est passée en Italie par l’intermédiaire de certaines organisations. Celle dirigée par feu le maître John Coleman n’a eu que des maîtres masculins en Italie, dont le maître Edoardo Parisi. Mais avec lui, l’enseignement a pris fin et j’ai poursuivi mon parcours de connaissance.

J’ai rencontré des enseignantes, dont une nonne birmane, Ayya Virañani, grâce à qui j’ai pu approfondir un aspect que je qualifierais de plus « féminin », la technique du Metta Bhavana, la bienveillance. Je suis également formatrice en autocompassion, car cet aspect de la bienveillance m’intéresse beaucoup.

Intégrer le féminin à la méditation, intégrer le féminin à Vipassana, développer des techniques orientées vers cela, c’est une chose qui m’a manqué et sur laquelle j’aimerais me concentrer.

Les enseignants masculins insistaient beaucoup sur la discipline, la dureté, l’effort, toujours ce mot « effort », surmonter la douleur, rester dans la douleur. Ici, j’ai plutôt changé le mot : je n’utilise pas l’effort, mais l’énergie, car c’est de l’énergie. Nous, Occidentaux, avons toute une idée, nous faisons déjà beaucoup d’efforts. Nous sommes tendus, rigides, nous n’avons pas besoin de tous ces efforts ; il nous faut plutôt nous détendre, accueillir, être aimants.

En tant que femme, je souhaite développer la voie de l’accueil et de la compassion. Bouddha a dit que la compassion est un élément fondamental de la voie, en particulier dans le bouddhisme Mahayana. Dans la tradition birmane Vipassana, cet aspect n’est pas pertinent, car l’objectif est d’éveiller pleinement la personne, et c’est tout. En tant qu’enseignante, je ressens davantage le rôle du bodhisattva, qui développe ces qualités de bonté et de compassion. Je souhaite cultiver ces qualités car elles m’apportent du bonheur, et ce bonheur rayonne et apporte du bonheur aux autres. Les qualités d’amour, de paix, d’équanimité, de calme et de patience, je les développe pour moi-même, mais pour le bien de tous les êtres.

Il y a trois ou quatre ans, heureusement, j’ai été licenciée et j’en ai été heureuse. C’est un travail que j’ai beaucoup aimé, je l’ai exercé pendant 25 ans. C’était un travail thérapeutique auprès d’enfants handicapés, et cela m’a aidée dans ce que je fais aujourd’hui.

Au début, ce changement m’a déstabilisée, mais j’ai immédiatement compris que c’était ce que je voulais et cela m’a poussée à me concentrer de plus en plus sur cette voie.

Vérone



Antonia Chiappini

Experte en Technique Vibratoire

À vingt-quatre ans, ma vie a pris un tour totalement inattendu. J’étais étudiante salariée et je suis allée chez Maria Stupner, une kinésithérapeute, pour faire de la gymnastique ciblée pour ma scoliose. Pendant que j’étais avec elle, je lui ai raconté que j’avais eu des visions. Elle m’a parlé d’un Indien arrivé en Italie et m’a invitée à une conférence qu’il allait donner.

Le soir même, j’étais avec elle à la conférence. Elle m’a présentée à cet Indien, Baba Bedi, qui m’a proposé de faire de l’activation et de la découverte de talents. J’ai commencé, mais il a immédiatement manifesté un intérêt sentimental. J’étais à la fois stupéfaite et effrayée ! Un Indien de soixante-quatre ans, incapable de marcher, me demandait d’être sa femme !

J’étais sous le choc. Je ne voulais plus le rencontrer. Il n’arrêtait pas de m’appeler, car de nombreuses personnes le consultaient pour des problèmes psychologiques et physiques. Il me demandait d’assister aux séances et de lui servir d’interprète. Je ne parlais pas bien anglais, je n’étais à Londres que depuis deux mois et demi.

J’ai donc commencé à être l’interprète de Baba Bedi. En écoutant les problèmes des gens et en observant sa capacité à trouver des solutions, je suis tombée amoureuse de son ingéniosité, de sa vision du monde, de son ouverture d’esprit, de sa créativité, de sa capacité à trouver de nouvelles ressources pour ceux qui le sollicitaient. De nouveaux horizons s’ouvraient à moi, une façon complètement différente de voir le monde, c’était comme être sur une île que nous avions créée. Il m’a demandé de quitter mon travail et de l’accompagner dans les différentes villes où il donnait des cours, des conférences et des réunions.

J’ai donc quitté mon emploi et j’ai commencé à travailler avec lui. Je l’ai rencontré en avril et en décembre, nous vivions déjà ensemble. Nous avions des groupes à Rome, Turin et Milan. Nous passions dix jours par mois dans chacun de ces trois endroits. Je conduisais, organisais les réunions, traduais et, pendant les pauses, je devais m’occuper de notre nourriture. Lors de nos déplacements, nous ne prenions pas l’autoroute, mais mon mari, carte à la main, me suggérait de traverser les Apennins et d’aller à Rome en deux jours. Baba proposait des variantes : par exemple, nous devions toujours passer par Assise ; il était adorait saint François. Il restait seul dans la voiture, c’est moi qui me rendais sur les lieux et qui lui racontais ma visite.

Jeune fille timide et naïve, mais dotée d’un profond sens éthique, d’une pureté de cœur propre aux innocents, je suis progressivement entrée dans un monde aux mille nuances. Des personnes de toutes cultures, de tous âges et de toutes professions venaient à nous. Les gens exprimaient leurs pensées, leurs émotions négatives envers les autres, certains parlaient de leurs rêves contrariés par leurs parents, d’autres ressentaient des émotions négatives envers tout le monde, d’autres encore percevaient la vie comme injuste. Le monde était devenu introspectif, le chemin de la connaissance de soi était constamment présent

dans nos conversations. J’ai réalisé que les émotions des autres étaient aussi les miennes. Il était donc important d’apprendre à privilégier les émotions positives. C’est ainsi qu’un profond amour pour les autres est né en moi. J’ai réalisé que j’étais comme eux, que je ressentais les mêmes émotions qu’eux, et qu’en même temps, je pouvais leur parler, les accueillir.

Depuis, j’ai développé une profonde empathie et j’ai commencé à ressentir un grand amour pour les autres, un véritable penchant du cœur. Baba Bedi commençait le cours de technique vibratoire en disant : « L’être humain souffre parce qu’il ne se connaît pas lui-même. La technique vibratoire nous permet de nous connaître. De cette façon, nous pouvons éliminer la souffrance, et quoi de plus noble au monde que d’éliminer la souffrance ? » Car la technique vibratoire nous apprend à comprendre la relation entre le corps et l’esprit. Un problème ou un inconfort psychologique est lié à des états d’esprit vécus. Il est important d’apprendre à observer la relation entre l’état d’esprit et l’inconfort, les traumatismes cachés. Apprendre à vivre dans l’instant présent et à relier pensées et émotions à notre inconfort physique ou mental. Ensemble, nous avons créé un véritable corpus philosophique, un parcours de connaissance de soi.

Un travail profond qui a permis aux participants de découvrir des aspects d’eux-mêmes, d’analyser leurs peurs et les racines des conditionnements, des préjugés, des croyances perturbatrices et des stéréotypes inhérents aux lignées familiales.

Nous avons vécu et enseigné ensemble pendant vingt ans. Nous avons fondé le Centre de Philosophie du Verseau. Lorsque mon mari a quitté notre monde terrestre, j’ai poursuivi le parcours commencé avec lui. J’anime plusieurs formations, en plus de celles sur les techniques vibratoires. J’ai créé les formations « Grandir avec les contes de fées », « Auto-guérison », « La Formation du Verseau » et bien d’autres à Milano Due (Segrate). Je dispense également des formations en Vénétie, dans le Piémont et à Tradate.

J’ai créé un café philosophique à Milano Due, au Sporting Club et à la bibliothèque Tibaldi, qui se poursuit désormais en ligne. Un café philosophique à Tradate et un groupe de recherche spirituelle. L’élément qui unit tout mon travail est la dimension spirituelle. Je perçois dans chaque problème un manque de contact avec une énergie particulière. Existe-t-il une dimension spirituelle sans dogmes, sans religions, sans sectes, sans gourous, sans maîtres, qui nous mette en contact avec notre Soi initiatique, avec une énergie qui, une fois rencontrée, donne un sens à toute notre vie ?

L’univers tout entier est un appel spirituel : l’arbre, les feuilles, les pierres, l’eau qui coule, le ciel, les nuages, le lever et le coucher du soleil, le soleil, la lune, les étoiles ; l’univers tout entier est vibration et nous sommes interconnectés. Si nous regardons une rose, nous voyons sa forme, sa couleur, nous humons son parfum, mais si nous l’observons au microscope, ce sont des cellules en mouvement, et ce mouvement a une vibration et un son, et tout comme la rose, l’univers tout entier a son propre son, sa musique. Cette vision nous amène à comprendre, à voir, à ressentir que l’univers entier est dans une danse con-

tinue, une musique, un orchestre qui nous échappe car nous n'en percevons que la partie superficielle. Ainsi, notre corps est interconnecté avec toute la création. Nous avons un corps physique, un corps vibratoire et une dimension spirituelle, une étincelle de lumière.

L'étincelle de lumière possède trois organes pour communiquer avec nous. Le premier est l'intuition. L'intuition nous envoie une idée lorsque nous devons faire un choix. Elle nous guide pour faire le bon choix.

En général, l'intuition survient soudainement lorsqu'on ne sait pas quoi faire. Le deuxième organe de lumière est la conscience éthique qui nous conseille de ne pas nuire, mais surtout de ne pas nous venger. Le troisième organe de lumière est la sensibilité psychique. La sensibilité psychique nous permet de voir au-delà de la partie superficielle, de comprendre au-delà des mots. En activant et en découvrant nos talents, nous travaillons sur la sensibilité psychique, située dans le troisième œil. La sensibilité psychique est une faculté perceptive, vaste et belle qui nous permet de ressentir notre connexion avec l'univers tout entier.

Après douze ans d'interprétariat pour mon mari, j'ai commencé à avoir des problèmes de voix. J'ai donc proposé que nous nous répartissions les cours : lui n'avait plus besoin d'être traduit, je m'occuperais des cours artistiques et lui des cours vibratoires. Il ne l'a pas bien pris, mais j'ai fini par m'en remettre. J'ai donné des cours d'art psychique : danse, musique, poésie, peinture, théâtre psychique, puis j'ai commencé à étudier la psychologie et la philosophie.

Pendant les sept premières années de notre vie commune, je n'ai pas pu voir mes parents, car mon père n'acceptait pas notre relation. Seuls mes frères sont restés à mes côtés. À la mort de ma sœur, mon père nous a acceptés dans la famille. C'était encore problématique, car la ville de mes parents était petite et nous étions devenus le centre d'intérêt des habitants. Avec Baba, nous avons passé une vie riche en rencontres avec des personnes exceptionnelles, venues du monde entier. J'avais quarante-quatre ans à son décès. J'étais très jeune mais je n'ai pas eu d'autres compagnons, car il était unique.

Nous avons créé de nombreux cours ensemble, et j'en ai créé d'autres seule. Les cafés philosophiques reposent sur cinq règles fondamentales : ne pas juger, s'abstenir de donner des conseils, parler à la première personne, ne pas dire ce que les autres devraient faire, respecter la confidentialité des contenus qui émergent et sont élaborés pendant la séance.

Nous devons apprendre à habiter le monde poétiquement et comprendre que les choses sont souvent petites comparées à la grandeur de l'univers. En écrivant, nous apprenons à habiter le monde avec notre introspection, nos écrits, nos poèmes.

Il est important de mieux se comprendre et se connaître soi-même, de gérer ses peurs, quelles que soient les circonstances. Je pense qu'il y a une croyance, une conviction à comprendre et à approfondir. Il est fascinant de comprendre le fonctionnement de l'esprit humain. La dimension spirituelle est au cœur de chacune de mes rencontres.

Existe-t-il un espace, un lieu, où cette énergie se révèle, libre de tout ordre, dogme, obéissance, en totale harmonie avec l'harmonie universelle ? Cette touche divine, universelle, particulière, existe-t-elle en nous, hors de nous, qui donne un sens à notre vie ?

Lorsque cette rencontre se produit, tout change, se transforme, et nous devenons des chercheurs de perles de connaissance. Ensemble, nous sondons le sol, nous creusons, nous cherchons des chemins pour sentir ce parfum qui nous rapproche de la profondeur de la vie, qui nous fait sentir en harmonie avec le rythme de la terre, des pierres, des arbres, des êtres humains, qui nous fait percevoir que nous sommes tous interconnectés, que nous faisons partie d'un seul principe, l'Amour.

Pianbosco, Varèse



Thubten Chodron

Vénérable dans le bouddhisme tibétain

Je suis née à Chicago, mais j’ai grandi en Californie du Sud. Diplômée de l’UCLA, j’ai travaillé comme enseignante. Adolescente et jeune adulte, je me suis demandée : « Quel est le but de ma vie ? Que signifie être une bonne personne ?» J’ai étudié différentes religions et philosophies et j’ai choisi de suivre les enseignements du Bouddha. En les analysant, ils me semblaient logiques, car ils faisaient appel à la logique et au raisonnement. Leur mise en pratique m’a aidée à devenir une personne plus calme et plus bienveillante. J’ai également pris conscience que je devais améliorer mon éthique et que je ne pouvais plus justifier ni rationaliser mes actes malveillants.

J’ai rencontré le Dharma du Bouddha pour la première fois en 1975, à l’âge de 24 ans. J’ai reçu l’ordination de novice en 1977 et l’ordination complète en 1986. Si quelqu’un m’avait dit en 1975 que je deviendrais nonne bouddhiste, j’aurais dit : « Oubliez ça, c’est impossible ! » Mais le message était si vrai qu’il m’a profondément touchée et j’ai voulu le suivre. J’ai encore beaucoup de chemin à parcourir. J’étais mariée avant de devenir nonne, mais je n’avais pas d’enfants. Mon mari et moi nous sommes séparés parce que je voulais devenir nonne bouddhiste. Mes parents n’étaient pas d’accord ; j’avais bien étudié et ils voulaient que je fasse carrière et que j’aie des enfants. Mais après quelques années, mes parents ont accepté mon choix.

Toutes les traditions bouddhistes comptent des femmes pratiquantes. Certains disent que seuls les hommes peuvent devenir bouddhas, mais selon le bouddhisme vajrayana, les femmes peuvent également atteindre l’éveil complet. La position hiérarchique des moines et des moniales dans les institutions religieuses est différente, principalement pour des raisons culturelles. À l’abbaye de Sravasti, le monastère où je vis aux États-Unis, l’égalité des sexes est une valeur fondamentale ; moines et moniales sont donc considérés comme égaux.

Toutes les traditions bouddhistes ont des enseignements communs. La différence entre les traditions est apparue historiquement avec l’expansion du bouddhisme vers de nouveaux territoires, où il a dû s’adapter à des cultures et des climats variés. De plus, différentes traditions bouddhistes peuvent mettre l’accent sur les enseignements de différents sutras ou sur une pratique particulière.

Lama signifie maître ou enseignant, et vénérable est un mot anglais qui désigne les moines et les nonnes. Bien que je me retrouve parfois dans la position d’un enseignant du Dharma, je n’aime pas me qualifier de lama car, dans mon esprit, les lamas sont mes enseignants qui sont bien plus avancés que moi. Je n’ai pas leurs compétences et je ne me considère pas leur égale.

En 2003, j’ai fondé l’abbaye de Sravasti, un monastère bouddhiste à Newport, dans l’État de Washington, au nord-ouest des États-Unis. Nous sommes une communauté de moines et de moniales résidents, hommes et femmes. L’abbaye fonctionne selon ce que nous appelons une « économie de la générosi-

té ». En d’autres termes, nous donnons tout gratuitement. Personne n’a à payer pour les enseignements ou pour nous rendre visite. Nous sommes entièrement financés par les dons. Lorsque les gens apprécient nos enseignements et notre travail, ils souhaitent nous aider et font des dons selon leurs moyens. Il est possible pour une nonne ou un moine de vivre seul, mais il est largement préférable de vivre en communauté, où nous nous soutenons et nous nous encourageons mutuellement dans notre pratique spirituelle.

Notre monastère est, je crois, le seul monastère de formation pour moines et nonnes occidentaux aux États-Unis. Nous proposons des séances de méditation et des enseignements matin et soir.

Chacun contribue au fonctionnement du monastère. Nous appelons cela « offrir du service », et non « travailler », afin que chacun soit motivé pour mettre ses talents et ses compétences au service de la communauté et de la société dans son ensemble.

Mon souhait et mon espoir pour le monde sont exprimés par Shantideva, un chef spirituel indien du VIIIe siècle. Il a dit : « Souhaitons que les gens réfléchissent à ce qui peut leur être bénéfique mutuellement. » Autrement dit, au lieu de dire « Je veux, je veux, je veux, je veux » ou « Va-t’en, ça ne me plaît pas », il faut que les gens réfléchissent pour se soutenir réciproquement.

Newport, Washington



Marianne Costa

Experte en Tarot Évolutionnaire

Mon intérêt pour les cartes a commencé très jeune. À 17 ans, ma mère m’a offert un petit livre pour tirer les cartes courantes, comme les cartes françaises. J’étais passionnée par les langues et les alphabets. Mon grand-oncle, prêtre enterré à Fiesole, avait reçu d’un ami évêque un livre que je possède encore : Le Magnificat de la Vierge Marie. C’est mon livre préféré, en 150 langues. C’est un immense livre d’images avec tous les symboles de Marie, en langues asiatiques, en latin bien sûr, puis en hébreu, bengali, vieil italien, estonien, hiéroglyphes, et bien d’autres. J’ai lu ce livre comme une magie de différents alphabets et langues.

Magnifica anima mea dominum. Magnificat.....ánima mea Dóminum, Et exultavit spiritus meus in Deo salvatore meo...

Le Magnificat me fascinait à cet âge, et le livre de mon grand-oncle m’avait ouvert l’esprit à la multiplicité des langues. Le petit livret que ma mère m’avait offert me révélait alors le secret des nombres : pour la première fois, je découvrais qu’eux aussi avaient une signification, tout comme les quatre symboles des cartes à jouer, qu’elles soient italiennes ou françaises. Pour moi, c’était entrer dans un nouveau monde, comme apprendre à marcher. J’étais très jeune ; mes parents étaient en instance de divorce ; ce n’était pas une période heureuse. Mon grand-père, que j’aimais tendrement, était veuf et un peu dépressif ; ce fut une adolescence plutôt difficile.

J’ai donc commencé à lire frénétiquement toutes sortes de cartes. Je comprends maintenant que j’avais besoin de développer mon inconscient, mais l’inconvénient est qu’il accède aussi à ce qu’on appelle le plan astral inférieur, des énergies quelque peu obscures. Je n’avais reçu aucun accompagnement, aucune formation, et j’ai donc commencé à faire des cauchemars, à avoir des hallucinations auditives, rien de psychotique, mais suffisamment pour dire : au bout de trois ans, ça suffit, j’arrête. Je me souviens avoir déclaré : « Je ne toucherai jamais à un jeu de tarot ni à aucune autre carte tant qu’on ne m’aura pas prouvé qu’il s’agit d’un livre sacré. »

Je ne sais pas d’où vient cette pensée, car je ne lisais pas de littérature ésotérique à l’époque. J’achetais des jeux et je développais mes lectures pour des amis ou d’autres personnes. Je n’ai pas touché aux cartes de tarot pendant dix ans ; j’ai étudié un peu le Yi King, la méthode Feldenkrais, une méthode de psychothérapie corporelle. J’ai rencontré de nombreux professeurs en Californie au début des années 1990, et j’ai commencé à entendre parler du bouddhisme et du zen, des cultures qui n’étaient pas présentes dans ma famille.

Petit à petit, le monde de la spiritualité a commencé à entrer dans ma vie. À 29 ans, je suis partie en Bosnie pour travailler comme professeure de français à Sarajevo pendant la guerre, et c’est là que j’ai découvert la culture musulmane soufie, faite d’accueil, de mysticisme et d’ouverture, de manière très quotidienne. De retour de Bosnie à Paris après un an, une amie m’a raconté avoir rencontré un homme incroyable qui lui avait

redonné goût à la vie, car elle était déprimée après une rupture. Elle m’a donc parlé de Jodorowsky. Pour moi, Jodorowsky était dessinateur de BD ; en France, il était connu pour ça ; ce n’était pas du tout ma tasse de thé. J’ai dit « Jodorowsky ? Les cartes de tarot ? Ce Chilien ? »

D’ailleurs, à l’époque, il tirait les cartes de tarot dans un petit café du 20e arrondissement de Paris, un endroit plutôt délabré. C’était l’époque où l’on fumait dans les cafés, on vivait un nuage de fumée, vers 1997. Alejandro déteste la fumée, mais pendant qu’il tirait les cartes de tarot, il était en transes et il n’y faisait pas attention. Je me souviens être entrée dans ce café et avoir voulu partir à cause de toute cette fumée ! Mais je suis restée... Autour de Jodo, outre les clients indifférents à cette cérémonie de tarot, il y avait une quinzaine de personnes.

Plus tard, la lecture gratuite du tarot allait connaître une grande renommée. Mais à l’époque, c’était un événement très confidentiel, connu seulement de quelques personnes à Paris. Je me souviens m’être approchée de sa table. Il lisait pour quelqu’un. Il retourna la carte du char, métaphore traditionnelle du triomphe à la Renaissance – je l’ignorais alors – qui relie le tarot à Pétrarque, à l’amour divin, au thème du salut, à la maîtrise de soi. Et il dit à la personne : « Le char, l’action dans le monde ! » Jodorowsky avait étudié auprès d’un maître zen. Il était fasciné par la cérémonie du thé, avait étudié la pantomime et communiquait par des gestes rituels, d’une grande beauté. La sacralité, sur un coin de table de café, avec ces cartes un peu sales, avec les questions pressantes des gens... Cet homme déplaçait les cartes du tarot, parlait d’un ton constant et rayonnait d’une grande gentillesse. À cette époque, juste après la mort de son fils, il pratiquait ce qu’il appelait la sainteté civique, il voulait servir les autres en s’efforçant de faire le bien. À ce moment-là, j’ai eu une illumination : « Cet homme sait.»

J’ai trouvé quelqu’un qui pouvait me montrer que le tarot est un livre sacré. J’ai donc commencé à assister aux conférences qu’il donnait juste après les séances, et je me suis glissée dans son cours de tarot. En principe, il fallait être un expert. J’ai finalement réussi à étudier avec lui en simple néophyte. Après cinq ou six séances - les rencontres avaient lieu une fois par mois - de façon inattendue, nous sommes devenus un couple. Il avait 37 ans de plus que moi, il venait d’une culture sud-américaine machiste, entouré d’un clan d’enfants et d’hommes très soudés. Ayant grandi au Chili, il apportait aussi une vision géopolitique qui remettait en question ma conception du monde. Une révolution à bien des égards... Il m’a ouvert un nouveau monde culturel. Grâce à lui, j’ai appris l’espagnol, j’ai beaucoup travaillé en Amérique latine et j’ai changé de vision sur les États-Unis. Passionné de spiritualité, il m’a fait découvrir Gurdjieff, le zen, le soufisme, et surtout, grâce à lui, j’ai rencontré celui qui est devenu par la suite mon maître spirituel, Arnaud Desjardins.

J’ai appris à « parler le tarot », comme il disait. Nous avons passé neuf ans ensemble, malgré nos cultures et nos origines complètement différentes. Nous entretenions une amitié créative, se nourrissant de débats, générative. Marc De Smedt, de la maison d’édition française Albin Michel, lui avait commandé un livre sur le tarot. Mais c’était un improvisateur, il savait se

connecter au flux et il parlait, il écrivait de la poésie. Il n’aurait pas été enclin à écrire un manuel. Lorsque le moment est venu, au déjeuner, où l’éditeur lui a demandé quand il finirait d’écrire le livre qu’il n’avait même pas commencé, j’ai osé lui dire que je pouvais le faire. Il a mal réagi, mais il a finalement accepté qu’on le fasse ensemble !

J’ai donc écrit tout le livre en m’appuyant sur ses enseignements et il a écrit tous les prologues. C’est devenu un best-seller mondial !

Ce sont les cartes de tarot qui sont venues à moi, je ne les ai jamais cherchées.

Même après neuf ans de relation amoureuse, nous sommes restés de très bons amis et collègues pendant des années. Nous avons suivi des séminaires, ri et nous nous sommes bien amusés. C’était une période merveilleuse, mais ensuite, le fait de ne plus être en couple a pesé, nous avons pris nos distances et ce cycle de vie s’est achevé.

J’avais l’intention de me consacrer à d’autres domaines, comme l’édition et le théâtre, mais les cartes de tarot sont revenues me chercher. J’ai commencé à recevoir des invitations à des séminaires, notamment en Italie. J’ai pu me concentrer sur mon chemin spirituel, composé de trois éléments : la tradition, la lignée et ce que j’appellerais la conversion du non au oui.

Lorsque l’on me demande de lire les cartes de tarot, je ne lis pas l’avenir, mais à partir de la question, je cherche un chemin vers un possible oui, j’essaie de me réaccorder, de comprendre ce que la vie leur dit vraiment. C’était ma façon de tirer les cartes de tarot. Je remercie pour cela mon professeur Arnaud Desjardins, décédé en 2011.

Jodorowsky s’est concentré sur les arcanes majeurs, les vingt-deux triomphes (ou atouts), qui sont ses préférés. J’ai approfondi mon cheminement vers les arcanes mineurs, car je crois que les arcanes mineurs représentent la véritable pratique du Tarot : les épées/l’intellect, les coupes/le cœur, les bâtons/la créativité, les deniers/la force, le corps et les moyens habiles.

Le professeur d’Arnaud Desjardins, Swami Prajnanpad, était un enseignant traditionnel, un renonçant,un brahmane bengali. Il disait que la spiritualité, c’est la vie au quotidien.

C’est quelque chose qui m’a beaucoup marquée : pouvoir répondre à partir du niveau auquel la question est posée. Jodorowsky m’a beaucoup appris à cet égard, car lors de nos voyages, il me demandait de tirer les cartes du Tarot aux serveurs des cafés, à toutes les personnes que nous rencontrions au quotidien.

Il s’agit d’une lecture profonde et évolutive, communiquée de manière pratique, et non d’une prédiction, ce qui est le plus difficile. J’ai également réalisé que, même si un manuel détaillé est précieux, pour beaucoup, aborder le tarot par ce biais est intimidant. J’ai donc créé une forme pédagogique différente : un livre apparemment très simple, ressemblant à un journal intime avec des pages à colorier, mais qui s’appuie en réalité

sur l’observation, la sagesse personnelle et l’hémisphère droit du cerveau. Conçu comme une promenade, quelque chose de léger en apparence qui mène à une compréhension profonde, il s’appelle « Tarot à Vivre ».

Je n’ai pas l’intelligence visuelle d’un Jodorowsky ou d’une Leonora Carrington, je suis plutôt auditive et sensorielle. Je voulais impliquer physiquement les gens avec le tarot à colorier. Je les pousse à écrire leurs pensées, à comprendre que pour trouver la vérité de l’image, il faut faire ressortir la projection individuelle que nous avons sur elle. C’est pourquoi, lors des séminaires en direct, je plonge mon public dans une expérience unique. Un espace avec des cartes de tarot grandeur nature. Une façon de leur apprendre à être maîtres d’eux-mêmes sur le moment, comme dans une performance.

Le monde actuel du tarot s’est considérablement répandu, et j’ai moi aussi contribué à cette diffusion – pour le meilleur ou pour le pire, malheureusement. Je ne sais pas exactement pourquoi, mais la pratique du tarot semble souvent nourrir un ego démesuré chez beaucoup. Personnellement, je privilégie une approche aussi humble que possible, inspirée par l’esprit des bâtisseurs de cathédrales, ancêtres des créateurs du Tarot de Marseille.

Je me rapproche de plus en plus de la numérologie du tarot. J’ai déjà exploré la numérologie décimale dans mes précédents ouvrages, mais j’explore maintenant la numérologie septimale, une numérologie sacrée et secrète qui ne peut être véritablement comprise que par la pratique de ce que Gurdjieff appelle la « Loi du Trois » et la « Loi de l’Octave ».

Mes proches appartiennent à la fois au monde du tarot et à d’autres domaines ; il n’y a pas de séparation entre le monde du tarot et le reste. La « bonne compagnie », au sens sacré que lui attribue le soufisme, est pour moi celle de ceux qui, comme vous, suivent une voie artistique, une voie artisanale. J’aime beaucoup l’artisanat et ces voies spirituelles silencieuses, pratiquées dans le recueillement et la profondeur.

Paris



Venerabile Robina Courtin

Vénérable du bouddhisme tibétain

Je suis née en 1944, l’année du Singe, en Australie, dans une famille catholique de huit enfants, sept filles et un garçon. Ma mère était musicienne classique, mon père journaliste. Je me souviens parfaitement que, dès mon enfance, j’ai ressenti de l’amour pour Dieu. Je savais déjà que ce serait mon métier ; c’était déjà clair dans mon esprit. Je devais avoir trois ou quatre ans, et quand j’en ai parlé dans ma famille, ils ont tous éclaté de rire !

On m’a expliqué que je devrais attendre d’être très âgée, comme une grand-mère, alors j’ai gardé cela pour moi jusqu’à mes 19 ans. J’ai toujours pensé à Dieu, au sens de la vie et aux saints. Mais vue de l’extérieur, j’étais surtout rebelle. Fille toujours en mouvement, je vivais donc mes deux facettes séparément. À 12 ans, j’ai demandé à ma mère si j’étais assez grande pour devenir comme sainte Thérèse de Lisieux. Ce fut une tragédie de l’entendre me dire non ! Au milieu des années 1960, je suis partie à Londres avec ma mère, où j’ai étudié le chant ; elle nourrissait de grands espoirs ! J’y suis restée, j’avais 23 ans, je suis devenue hippie, tout était en révolution. J’ai mené une intense activité politique radicale ; à ma manière, je cherchais la vérité, je cherchais une façon de comprendre le monde. C’est ainsi que j’ai compris pourquoi il y avait de la souffrance sur terre. J’ai d’abord été une hippie radicale, puis une radicale de gauche, puis une féministe, une féministe très dure ! On m’a prise pour un homme, alors je suis devenue une féministe lesbienne.

À cette époque, Londres a été une expérience très forte ; je ne venais pas d’un milieu pauvre ou ouvrier mais j’étais une femme. Devenir une militante radicale m’a grandement transformée. Un processus s’est enclenché en moi ; je m’étais affirmée en tant que femme, mais je cherchais à nouveau une voie spirituelle. J’ai commencé à pratiquer les arts martiaux pendant dix ans, jusqu’à l’âge de 29 ans, tout en poursuivant mon engagement politique. J’ai cherché la réalité du monde, j’ai parcouru le monde, j’ai cherché le bonheur à travers le monde. Je pouvais avoir du sexe, de la drogue et du jazz. Mais je ne voulais rien de tout cela et je ne voulais vivre avec personne.

Alors, à la trentaine, je me suis mise en quête de la voie spirituelle et j’ai finalement rencontré des lamas tibétains. Je me suis immédiatement reconnue. J’étais en Australie, et la perspective de la philosophie bouddhiste m’a frappée. Je suis donc partie à Katmandou et je suis devenue la « grand-mère » dont j’avais rêvé enfant ! C’était un processus très naturel. Très clair. J’avais déjà découvert les garçons, les filles, les cigarettes, la drogue, l’alcool ; c’était en 1978. Je n’avais aucun doute ; c’était ma voie. Au fil des années, je me suis engagée dans ce processus, mais je ne voulais pas seulement méditer, je voulais aussi travailler. J’ai collaboré avec une agence de publicité et édité des livres bouddhistes. J’ai travaillé pendant 15 ans dans une association à but non lucratif auprès de personnes incarcérées.

C’était un travail très stimulant, et j’ai continué ainsi pendant

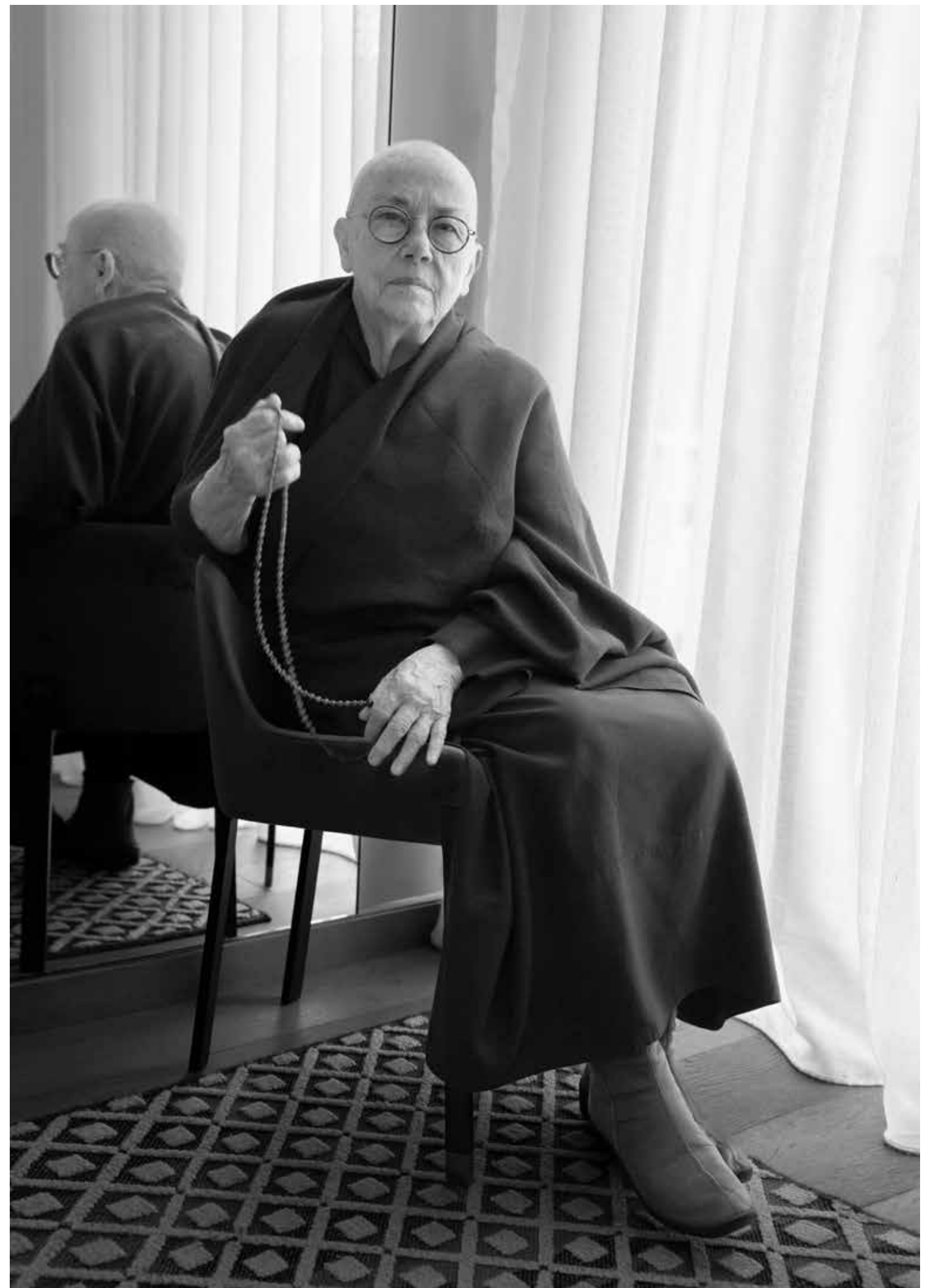
de nombreuses années, tout en éditant des livres et en parcourant le monde pour enseigner. J’ai voyagé, vécu dans diverses communautés bouddhistes en Europe, et pendant longtemps en Australie et en Amérique, visitant 30, 40, 50 centres bouddhistes chaque année. Je n’avais pas de domicile. Ce n’est qu’avec la pandémie que j’ai arrêté.

Je vis maintenant à New York, j’ai 81 ans, je voyage toujours, mais peu. Je continue à écrire des livres. Je n’ai pas vécu le bouddhisme comme un renoncement au monde. Je n’ai rien abandonné. Je suis parfaitement satisfaite de moi-même. Je n’ai pas de mari, je n’ai pas d’enfants, je ne veux rien d’autre. Je n’avais rien à oublier et l’argent ou la sécurité ne m’intéressent pas. Ce qui m’intéresse, c’est la réalité, la vérité, la recherche d’idées, c’est me rendre utile et m’améliorer en tant qu’être humain.

Le terme « Vénérable » vient du bouddhisme chinois et désigne les moines et les nonnes. Lama, en revanche, est similaire au terme « gourou » ; il signifie mentor spirituel. Dans la tradition tibétaine, l’étudiant se tourne vers le gourou pour recevoir un enseignement. Voilà donc ce que cela signifie : vous développez une relation spirituelle avec votre lama, qui peut être un homme, une femme, ou rien. Évidemment, au Tibet, 99 % étaient des hommes. Quant à l’enseignement, je pense qu’il n’y a pas de différence entre les hommes et les femmes, car les enseignements du Bouddha sont basés sur la compassion et la sagesse, pour développer un esprit moins dépressif, moins névrosé, plus bienveillant et plus intelligent.

Heureusement, lorsque je suis allée au Népal pour étudier, les professeurs utilisaient l’anglais, car il y avait beaucoup d’étudiants occidentaux. Ils ne m’ont pas discriminée en tant que femme ; ils voient vos qualités, que vous soyez une femme ou un homme. L’objectif de la pratique bouddhiste est l’épanouissement psychologique ; l’important n’est pas la foi en Dieu, mais le développement du potentiel humain. Peu m’importe que les gens deviennent bouddhistes ou non ; Je souhaite simplement les aider à comprendre leur esprit, à prendre conscience de leur état d’esprit, à devenir moins déprimés, moins jaloux, moins durs et moins anxieux. Les aider à trouver des moyens de devenir plus optimistes.

New York City



Silvia Del Conte

Thérapeute en métaphysique et arts martiaux chinois

Le contact avec la nature a commencé dès mon enfance. À ma naissance, le soleil m’a été bénéfique et m’a guérie. Car j’étais prématurée. Je lui dois ma première guérison. À quatre ans, je suis partie à la campagne pour l’été avec ma grand-mère. Beaucoup d’enfants étrangers venaient, j’ai appris à communiquer avec différentes cultures.

C’était dans les années 70, j’étais libre d’aller et venir seule à travers les bois. J’allais rendre visite à mon amie allemande, à condition de rentrer avant 21 heures. Il avait une mère « hippie » très attachée à la nature, aux fleurs. Elle avait un beau jardin et nous gardait allongées sur le tapis devant le feu pour parler d’émotions, de nous. À cette époque, ce n’était pas si évident de pouvoir converser ainsi avec des adultes.

J’ai toujours été fascinée par l’Orient, non pas par dégoût d’être occidentale. Ce n’était pas quitter une culture pour une autre, mais c’est un peu comme avoir deux hémisphères, droit et gauche. Ce n’est ni mieux ni pire, nous en avons deux, nous pouvons les utiliser tous les deux. Par exemple, l’écriture idéographique est symbolique, la nôtre est structurée. Notre système scolaire est basé sur le remplissage plutôt que sur l’ouverture au monde.

En Inde, j’ai pu côtoyer les indigènes des forêts ; d’eux, j’ai appris à être profondément attachée à la terre et à la respecter. Un respect qui suppose que nous soyons d’excellents auditeurs des messages que la planète transmet à travers ses créations, ses fleurs, ses plantes et ses racines. Ils ne pensent pas à l’individu, mais à la communauté, et on prend soin de la communauté afin de soigner l’individu.

Mes parents adoraient voyager. J’ai développé une forme de justice, car en voyageant, j’ai été confrontée à tant d’incohérences et de disparités. Alors, lorsque je suis entrée en faculté de droit, je me suis orientée vers ces thèmes et j’ai choisi une thèse sur les droits de l’homme et l’environnement en philosophie du droit. Au fil du temps, j’ai révisé le concept de justice, car l’excès conduit au jugement, à l’arrogance et à la supériorité. J’ai rencontré des personnes très évoluées, capables d’être heureuses.

Au Népal, en Chine, en Inde, dans les forêts avec les autochtones, j’ai compris que chacun est bien là où il est, tant qu’il n’entre pas en contact avec le consumérisme du modèle occidental qui, en suscitant le désir, le corrompt et le pousse à désirer et à troquer sa culture.

En 2001, dès l’obtention de mon diplôme, j’ai rejoint une ONG à Milan, le GRT Gruppo di Relazioni Transculturali. En 1996, avec d’autres personnes, nous étions sept à fonder Apeiron, une organisation à but non lucratif qui opérait au Népal, à Katmandou, pour aider les enfants des rues et les femmes victimes de violences. J’ai été bénévole trois mois par an pendant les vacances d’été, jusqu’en 2000, puis, à partir de 2001, j’y ai vécu de manière permanente pendant sept ans.

J’ai réussi à transformer Apeiron, d’une organisation à but non lucratif, en une organisation internationale enregistrée dans le pays. Nous avons également enseigné les arts martiaux aux femmes, afin qu’elles puissent renouer avec leur corps agressé et retrouver leur identité et la conscience d’elles-mêmes. J’ai personnellement choisi l’emplacement dont les fondations étaient encore apparentes ; je trouvais important de partir des fondations pour garantir une construction solide. Cela s’est avéré crucial lors du tremblement de terre : c’était la seule maison de la vallée à être restée debout et à servir de refuge.

C’est durant cette période népalaise que j’ai pu rencontrer les Adivasis, les premiers habitants des forêts. Ils sont animistes, ils n’ont rien à voir avec les castes et avec le système, malheureusement, ces derniers temps, pour les intégrer, ils ont été reconnus comme hindous, appartenant à une classe inférieure, et on leur a donné des terres qui ne respectaient pas leurs besoins. Ils sont nés récoltants de miel et chasseurs, et non agriculteurs. Ils ont été déracinés. Pour eux, la forêt était leur mère, la source originelle où planter des arbres, accomplir des rituels, entrer en contact avec les morts, car ils ne mettent pas de toit entre la terre et le ciel, ils ne construisent pas de maisons. Je les ai rencontrés grâce au réalisateur indien d’un documentaire racontant leur histoire.

À cette époque, chaque année, je passais des mois avec eux et je participais aux marches à pied entre les différents villages gandhiens, toujours pour des rituels liés à la Terre Mère. Dans ma jeunesse à Florence, j’avais pratiqué le karaté, le combat et les compétitions, j’étais troisième dan. J’ai commencé le Tai Ji Quan en Italie, puis en Chine. Au Népal, j’ai pu pratiquer le yoga avec les sadhus, ces renonçants enveloppés de cendre, où l’on reste longtemps immobile dans une même position. Là, je me suis initiée à l’acupuncture, avec Fatima, une enseignante tibétaine ayant vécu à Katmandou, ainsi qu’à l’Ayurveda. Je me suis imprégnée de ces cultures et de leurs méthodes de guérison. J’ai appris le sanskrit et l’écriture devanagari, issue de l’ancien pali, ce qui a facilité mon apprentissage et mon intégration.

Après une année passée en Crète pour me détacher de l’expérience népalaise, je suis partie en Chine pour étudier la médecine chinoise classique. En Crète, outre le merveilleux contact avec la nature et la mer, j’ai enseigné le Tai Ji Quan.

C’est à cette époque que j’ai obtenu un diplôme en aromathérapie subtile, c’est-à-dire l’utilisation subtile des huiles essentielles pour traiter les personnes non seulement sur le plan mental, mais aussi émotionnel et spirituel.

En 2010, je suis partie en Chine pour étudier la médecine chinoise et l’acupuncture à l’Université de Pékin. J’ai découvert qu’ils possédaient également un département de prévention et de santé qui étudie le Tai Ji Quan et le Qi Gong, les arts du mouvement, piliers de la médecine chinoise.

La médecine chinoise est une table à quatre pieds, les plantes, l’acupuncture, le massage et le mouvement : l’un ne va pas sans l’autre. À l’Université publique de Pékin, j’ai étudié l’acupuncture pendant sept ans, élève directe de Maître Wang Ju Yi. J’ai

étudié le Tai Ji Quan, style Yang interne, de Yang Zhen Duo, avec un professeur, son élève direct, et j’ai également suivi Maître Guo pour les exercices du serpent. Presque tout ce que j’ai fait est guidé par une direction, des mouvements.

En médecine chinoise, la maladie est perçue comme une énergie mal dirigée. C’est pourquoi une formulation à base de plantes est élaborée, non pas en utilisant la composante biochimique de la plante, mais en utilisant son énergie et sa direction. L’acupuncture a une direction, les méridiens, l’insertion de l’aiguille, le mouvement, la calligraphie ont une direction.

En Italie, je suis consultante et je collabore avec des médecins en acupuncture. Nous nous consultons sur le diagnostic et le traitement à suivre. Je pratique la métaphysique chinoise. Pendant la Covid, j’ai perfectionné les études que j’avais commencées en Chine. Elle a les mêmes origines que la médecine chinoise classique et je la mets en pratique auprès des patients que je suis.

C’est la structure philosophique et aussi la partie cosmologique, le concept du ciel et de la terre.

On dit tiān ren hé yì, 天人合一 que le ciel et l’être humain ne font qu’un. Autrement dit, l’être humain se situe entre le ciel et la terre et est la manifestation des principes et des ressources avec lesquels il est arrivé ici-bas. En Asie, ce principe est utilisé pour tout et influence tout.

L’analyse du code énergétique d’une personne, que j’aime appeler une « carte », donne une idée de votre situation actuelle et de vos perspectives d’avenir, et surtout, une conscience de ce que vous êtes, vous offrant ainsi une liberté de choix. En calculant votre date de naissance, votre lieu et votre heure, vous obtenez huit symboles, appelés Bazi, huit caractères qui vous représentent. C’est comme une cellule avec un noyau. Vous voyez les interactions qui existent et tout ce qui est à votre disposition.

La carte vous met en contact avec vos caractéristiques, vos talents et vos ressources. Certaines directions des ressources humaines l’utilisent pour la sélection du personnel.

Je dispense des formations en Qigong et en Tai Ji Quan et je collabore avec La Grande Via.

Florence



Daniela Di Carlo

Pasteure de l’Église vaudoise de Milan

Je suis née dans une famille vaudoise, j’ai grandi à Rome et j’ai commencé des études d’architecture. J’étais en deuxième année lorsque le tremblement de terre a frappé l’Irpinia. La Fédérati-on des Églises évangéliques d’Italie, celle-là même qui avait lancé les Couloirs humanitaires, avec l’aide d’Églises sœurs à l’étranger, avait acquis un terrain et créé un village appelé Nuova Spreanza (Nouvelle Espérance) dans la région d’Avelli-no. Il leur fallait arpenter le terrain pour construire 30 chalets destinés à loger les personnes qui avaient tout perdu lors du tremblement de terre. Ils ont donc engagé un architecte qui m’a demandé de l’aider à arpenter la zone sinistrée.

J’avais vingt ans, je suis allée faire les relevés avec cet architecte, mais ils m’ont ensuite demandé de continuer à venir à Irpinia pour voir la construction des chalets en bois puis ils m’ont priée de remettre les clés aux familles, les trente familles que je commençais à connaître.

Des familles très traditionnelles, de nouvelles familles com-posées d’amies et d’amis restés seuls et unis par le besoin d’un logement, des familles aux liens anciens à réinventer. J’ai donc rencontré beaucoup de personnes et je me suis attachée à elles. J’ai assisté aux réunions des pasteurs vaudois qui venaient discuter avec la communauté, et c’est à ce moment-là que j’ai parlé au pasteur de mon église vaudoise, Piazza Cavour, à Rome, et je lui ai dit que, plutôt que de concevoir des bâtim-ents, je voulais concevoir des relations, des rencontres. Il m’a encouragée et, l’année suivante, j’ai donc changé de cursus.

Pour devenir pasteure, il faut sept ans, un master, dont une année sur deux à l’étranger. Grâce à une bourse, j’ai pu ter-miner mes études à New York, où j’ai étudié principalement la théologie féministe pour équilibrer la formation que j’avais reçue jusque-là, exclusivement dispensée par des enseignants hommes. New York a été une révélation, tant du point de vue du langage théologique inclusif que de la théologie elle-même – théologie noire, théologie des femmes, théologie asiatique, etc. – car la théologie postcoloniale et l’accent mis sur l’idéol-ogie patriarcale étaient très développés aux États-Unis. Après le master, une deuxième étape consiste à effectuer un vicariat ou période d’essai auprès d’un ou d’une collègue plus âgé.

Le mouvement vaudois, né vers 1170, était également révol-utionnaire car il incluait immédiatement les femmes. À ses débuts, il a donné à de nombreuses personnes la possibilité d’apprendre à lire et à écrire, car il était nécessaire d’avoir un lien direct avec les passages de l’Évangile traduits en langage courant. Les femmes ont pu s’affranchir du rôle familial tradi-tionnel et ont trouvé dans le mouvement vaudois l’opportunité de s’instruire et, naturellement, de mener une vie beaucoup plus indépendante que la vie familiale traditionnelle.

En 1532, à Chanforan, au cœur des vallées vaudoises, près de Turin, le mouvement vaudois a rejoint la Réforme protestante, qui s’était implantée en Allemagne, en Suisse et en France.

Pour se conformer à leurs Églises sœurs, les femmes vaudoises sont retournées à la sphère domestique, disparaissant de la sphère publique. Ce n’est qu’après de nombreuses années de discussions, en 1963, qu’il a été possible pour les femmes d’être pasteures et donc, avec le Consistoire, d’être responsables des églises locales.

Mon travail à temps plein est très complexe. Il implique de prêcher sur un texte biblique chaque dimanche matin, de donner des conférences, de rendre visite aux personnes seules ou en situation de vulnérabilité, de célébrer des funérailles et des mariages, et de participer à la vie de la communauté et de la servir.

Dans l’Église vaudoise, il n’y a pas de vision hiérarchique. Alors que dans l’Église catholique, il y a une pyramide, ici, c’est l’in-verse : tout se décide en assemblées. Il y a l’assemblée nationale, appelée synode, composée de 180 personnes, dont 90 laïcs et 90 ministres du culte, pasteurs et diacres. Viennent ensuite les assemblées régionales et locales. Ces dernières élisent le con-sistoire qui est composé de 15 personnes qui dirigent l’Église selon les décisions prises par l’assemblée locale.

Ce consistoire est majoritairement féminin, et je crois que les femmes sont capables d’accomplir plusieurs tâches à la fois tout en maintenant un équilibre entre vie privée, professionnelle et ecclésiastique.

En 2010, l’Église vaudoise a décidé, lors de son synode, de bénir les couples de même sexe. Cette église vaudoise de Milan, comme presque toutes les églises vaudoises, est très inclusi-ve. Les personnes sont accueillies avec leurs histoires : celles d’hommes, de femmes, de personnes non binaires et de person-nes en transition.

L’Église vaudoise est un foyer pour tous, et nous sommes également reconnaissantes que notre représentante nationale officielle soit une femme et soit la modératrice.

Les femmes ont un poids spécifique au sein de l’Église et ont introduit des changements marquants. Ce qui m’attriste, en revanche, c’est la sphère œcuménique, où les femmes sont considérées avec suspicion et, selon certaines traditions, exclues de la prédication et du sacerdoce.

Je vis entièrement dans le monde ; j’ai des amis et des amies, nous nous suivons, nous parlons de nos vies. Le travail pastoral est un métier qui vous met en contact avec les contradictions du monde et des êtres humains, à chaque instant. La spiritua-lité me permet de voir qu’il y a du bon et du beau dans chaque créature, dans chaque personne, dans chaque animal, dans chaque fleur ou chaque arbre.

La spiritualité m’apprend à entrevoir ce monde nouveau que j’entrevois désormais à l’horizon, où règneront la paix et la justice pour tous et pour toutes.

Milan



Ioana Niculina Ghilvaci

Pasteure des Églises Évangéliques Baptistes de Floridia, Syracuse et Lentini

J’ai épousé Carmela en octobre dernier, mais nous étions déjà en couple depuis 11 ans. Nous avons été accueillies chaleureusement, car les communautés avaient accepté et soutenu nos fiançailles et notre cohabitation depuis un certain temps.

Lorsque nous avons décidé de bénir notre union, les trois communautés ont exprimé le souhait d’organiser la célébration dans leur lieu de culte.

Cependant, au début de notre relation, cela n’a pas été facile. Ensemble, nous avons surmonté tous les préjugés et toutes les perplexités, car le chemin de l’Église est en constante évolution et, face à de nouveaux défis, il se produit des moments de clarification très intenses.

Le monde baptiste est congrégationaliste et très varié, notamment dans ses formes d’organisation et ses orientations théologiques ; il va des plus conservatrices, comme en Europe de l’Est, à d’autres plus ouvertes. En Roumanie, mon pays natal, il n’existe aucune disposition relative au ministère pastoral féminin. Je suis arrivée en Italie en 2003, alors que les premières générations de pasteurs exerçaient déjà leur ministère depuis les années 1980. Je suis donc arrivée sur un terrain déjà préparé et ouvert. J’avais étudié la philologie à Bucarest et enseigné la littérature roumaine et l’anglais dans un lycée pendant deux ans, mais j’avais compris que ma vocation était le ministère pastoral.

Pour moi, donc, arriver en Italie a été une bénédiction, car je souhaitais vraiment suivre cette voie. Je ne pensais pas que ce fût possible, mais la rencontre avec les pasteurs Raffaele Volpe et Carmine Bianchi m’a ouvert la voie au ministère pastoral.

En Roumanie, l’Église orthodoxe et une réalité protestante plurielle sont toujours présentes. Les deux confessions étaient également présentes dans ma famille. Après une période où j’ai perdu la foi à l’adolescence, lors de ma dernière année d’université, à Bucarest, j’ai retrouvé la foi et le sens de ma vie. À l’âge de 21 ans, je suis devenue chrétienne protestante et le désir de servir le Seigneur en tant que pasteure a germé dès le début, même si, dans cette réalité, cela aurait été et c’est toujours impossible.

Jusqu’à ce moment-là, pendant mes études universitaires, j’étais entourée de jeunes filles, de collègues spirituelles chrétiennes et même bouddhistes, qui m’ont impliquée dans leurs recherches, leur passion, leur façon de vivre leur foi et leur spiritualité. J’ai vécu des moments de lumière et de joie, j’ai ressenti la présence du Seigneur et la certitude qu’il existe réellement quelque chose de plus fort et de plus grand que nous.

Mon parcours de formation au pastorat a débuté à Rome, à la Faculté de Théologie Vaudoise, en 2007. L’Unione Cristiana Evangelica Battista d’Italia m’a soutenue tout au long de mon

parcours universitaire en m’accordant une bourse complète.

Mon premier remplacement pastoral a eu lieu en 2009 à Floridia, puis j’y suis retournée en 2013 en tant qu’étudiante de troisième cycle en spécialisation, pour un remplacement pastoral de quelques mois.

En 2014, j’ai obtenu une maîtrise en théologie pratique, plus précisément en pastorale familiale, avec une spécialisation en « Communication non violente au sein des couples en conflit ». J’ai commencé ma période probatoire en exerçant mon ministère auprès des églises de Floridia et de Syracuse.

Après cette période probatoire, au cours de laquelle j’ai rencontré mon cercle actuel, je suis devenue pasteure et j’ai été ordonnée en 2018. Depuis, je sers les églises de Floridia et de Syracuse, et depuis trois ans, également celle de Lentini.

Mon engagement ne se limite pas à la pastorale locale, mais s’étend également aux niveaux régional et national, où je suis impliquée au sein de l’Association des Églises baptistes de Calabre et de Sicile (ABCS), du Mouvement des femmes baptistes (MFEB), de la Commission Foi, Genre et Sexualité du BMV, et du Comité de gestion du Centre évangélique baptiste de Rocca di Papa.

Je remercie ma compagne, Carmela Mazzarella, pour son soutien à ma vocation et à ma mission pastorale, et surtout pour avoir partagé ma foi, un élément essentiel de notre vie de couple, au-delà de l’amour.

Floridia, Syracuse



Svamini Shuddhananda Ghiri

Nonne hindouiste

Je suis née à Rome et je suis arrivée ici, à l’ashram Matha Gi-tananda, le seul monastère hindouiste d’Italie près de Savone, en 2000. J’y ai d’abord assisté, puis je me suis installée là-bas en 2003 pour mon noviciat, et j’ai finalement prononcé mes vœux perpétuels de nonne en 2009. Il n’y avait pas de raison particulière à mon arrivée, si ce n’est une profonde quête de sens. Un besoin présent en moi depuis l’enfance. Ma rencontre avec le Sanatana Dharma, plus communément appelé hindouisme, a été comme la reconnaissance d’un langage religieux qui m’était cher ; ce fut un processus très naturel.

Nous sommes 20 à l’ashram Matha Gitananda. C’est une communauté mixte, majoritairement féminine : 16 femmes, dont des novices (brahmacharini) et des nonnes (samnyasini), et quatre moines (samnyasin). C’est l’une des seules communautés monastiques hindouistes d’Italie ; Il existe en réalité d’autres groupes communautaires, mais iln’y a pas de moines résidents. Le Matha a été fondé en 1984 par Paramahamsa Swami Yogananda Ghiri, qui en est également le guide spiri-tuel. Bien que le noyau initial de moniales soit d’origine ligure, nous comptons aujourd’hui des membres originaires de toute l’Italie et d’Inde.

Le sangha et la communauté sont une valeur fondamentale, et la figure du Gourou, Maître et guide spirituel, y est cen-trale. Cette figure est souvent mal comprise et mal utilisée dans les contextes les plus divers en Occident. En réalité, le Gourou est quelqu’un qui a déjà parcouru le chemin, acquis de l’expérience et réalisé le Soi, et qui se met au service de ses disciples pour qu’ils atteignent leur but. Le véritable Gourou n’exige rien des autres, que ce soit financièrement ou même en termes de pouvoir personnel. Il ne crée pas de dépendance ; son objectif est précisément de rendre les gens libres au sens le plus élevé du terme. Puisque le but de la vie dans l’hindouisme est le moksha, l’émancipation du cycle des naissances et des morts (samsara), le Gourou ne pointe pas le doigt sur lu-i-même, mais le pointe vers Dieu. C’est fondamental pour que chacun conserve sa capacité à juger, à comprendre et à s’inter-roger ; c’est essentiel pour le cheminement vers la découverte de soi.

Il n’y a pas de hiérarchie des rôles à proprement parler mais plutôt un respect de l’ancienneté, qui, dans la tradition mona-stique, s’établit dès la prise de vœux. En prononçant des vœux, on entame un cheminement et on devient un modèle… ou du moins, cela devrait l’être ! Plus on est sincère sur le chemin, plus on s’entraide et on devient des modèles pour les autres.

La vie monastique à l’ashram alterne méditation, pratique contemplative et yoga. Je tiens à préciser que le yoga est primordial, ce n’est certainement pas le cours de gym que l’on présente aujourd’hui comme tel ! Le yoga est l’outil ascétique de l’hindouisme ; il est à la fois un moyen et une fin. Même les actions quotidiennes sont du yoga ; elles sont entendues com-me service (seva) ou aussi appelées karma yoga. Cette alternan-ce de méditation et d’action inclut également le nettoyage du

monastère, l’entretien des jardins, de la roseraie, de la cuisine et l’engagement auprès de l’Union hindouiste italienne, dont l’ashram Matha Gitananda est l’un des principaux sièges.

Notre tradition est Shakta, qui considère le divin comme la Mère Divine. L’hindouisme, sans l’ombre d’un doute, est une religion absolument monothéiste et moniste, sans théologies ambiguës. Bien que les noms de Dieu et de ses formes soient innombrables, « Dieu est Un, sans second, troisième ou qua-trième », comme le disent les Écritures. Notre temple est dédié à l’aspect féminin du divin, tout comme une grande partie de l’iconographie présente au monastère.

Le lion à côté duquel je suis photographiée est le véhicule sym-bolique de la Devi, l’expression féminine du Divin, capable de maîtriser les forces les plus féroces et les plus instinctives et de les transformer en force et en courage.

Chaque divinité est accompagnée d’un véhicule, vahana en sanskrit, généralement un animal, qui amplifie ou du moins explique et renforce le message qu’elle transmet. Suivre une tradition qui considère Dieu comme féminin dis-sipe tout doute quant à la valeur et à la centralité du féminin dans la culture hindouiste.

Il est également vrai, cependant, que dans la société indienne – et j’insiste sur le mot « société » – règne, comme dans le reste du monde, une attitude plutôt patriarcale, ou du moins de plus en plus masculine.

Dans notre tradition, le patriarcat est totalement absent ! Paramahamsa Svami Yogananda est un homme, mais il existe des nonnes aînées et un grand nombre de femmes nonnes qui jouent des rôles importants au sein et en dehors de la commu-nauté. J’aimerais ajouter que lors de la prononciation des vœux, le samnyasin, le moine, abandonne l’identification à son genre pour se reconnaître uniquement dans le Brahman pur, éternel et immuable, la Conscience divine qui réside en tous les êtres et qui est véritablement le Tout.

J’espère que chacun d’entre nous pourra réaliser Brahman, que nous soyons un homme ou une femme, car les personnes qui réalisent Brahman sont certainement un exemple et un soutien pour les autres.

Chaque recoin du Matha nous parle de Dieu et nous révèle « Son visage ». C’est encore plus vrai lors du rituel d’adoration où, par l’offrande symbolique de fleurs, d’encens et d’autres éléments, tous les sens sont attirés vers Dieu et ainsi purifiés par sa beauté, élevée à un niveau noble et lumineux. Les sens sont sollicités et canalisés vers quelque chose de supérieur ; la beauté est un principe divin, l’une des qualités divines. La beauté n’est pas hédoniste, une beauté parfois cachée derrière les plis. Elle réside dans notre aperçu, dans notre regard, dans notre capacité à la redécouvrir. En conclusion, je crois que la photographie possède aussi cet immense pouvoir de restituer l’amour pour la beauté.

Altare, Savone



Elizabeth Green

Théologienne, pasteure baptiste

Après ma retraite, je me suis installée ici, à Arcidosso. J’avais à peine 30 ans et j’ai servi pendant 34 ans. Je savais que l’« ap-pel » du Christ impliquait un engagement à plein temps, un engagement au service des Églises. Étant évangélique, je me suis tournée vers les Églises évangéliques et j’ai étudié pour de-venir pasteure. C’était l’époque où les femmes commençaient à pouvoir exercer le ministère pastoral ; c’était une acquisition assez récente.

C’était à la fin des années 70, au début des années 80. Une nouvelle réalité a vu d’abord le jour en Europe et aux États-Unis, puis en Italie. L’Église vaudoise est née, suivie par les Églises baptistes. Avec d’autres femmes, nous avons commencé à étudier, sans savoir si nous pourrions ensuite exercer et si cela pourrait devenir un véritable emploi à plein temps. Ce qui s’est produit après : j’ai pu fonder une famille et exercer ma profes-sion au sein de l’Église.

Les années 70 et 80 ont précisément marqué l’époque de la deuxième vague du mouvement des femmes, auquel certai-nes d’entre nous se sont identifiées. Nous avons commencé à réfléchir au message chrétien à partir des besoins de ce mouve-ment. Au fil des ans, nous avons tissé un réseau de liens entre femmes, grâce auquel nous nous soutenions mutuellement. Il y a quelque temps, j’ai écrit un livre intitulé « Un chemin en spirale », dans lequel je défends la thèse selon laquelle l’histo-ire des femmes n’est pas linéaire et que, par conséquent, nous revenons toujours au début pour répéter ce qui a été dit, dans des circonstances toujours nouvelles. Sur le plan théologique, notamment, nous nous retrouvons à répéter des propos tenus il y a trente ans, car il existe un mouvement s’opposant à une plus grande prise de conscience des femmes dans l’Église et ailleurs.

Je crois que les Églises, et je parle notamment des Églises prote-stantes en Italie, sont en pleine transformation. Elles ont inté-g-ré les revendications du mouvement des femmes et une grande partie des revendications du mouvement LGBTQ+. Mais ce qui manque, je ne me lasse pas de le répéter, c’est une prise de conscience de la part des hommes, qui ont beaucoup de mal à remettre en question leur genre, la partialité de leur genre.

Dans mon dernier livre, Treeology/theology, je parle de la fi-gure féminine, que je développe dans le symbolisme lié à celui de l’arbre, souvent associé à Dieu. Une recherche associant le féminin à la terre et à la nature, une recherche assez ancienne, a toute une histoire qui se reflète en partie dans ce qu’on appelle l’écoféminisme.

Certaines théologiennes s’inspirent de ce mouvement, qui est une forme de féminisme intersectionnel. Dans ce contexte, Au sein du courant idéologique, il existe également différentes positions concernant la relation entre les femmes et la nature. Certains pensent que les femmes sont fondamentalement plus proches de la nature que les hommes, d’autres pensent que la sensibilité féminine associée à la nature est une construction

culturelle, etc.

Mon intérêt pour ce sujet a mûri car je vivais dans un endroit où il n’y avait pas d’arbres, surtout d’arbres imposants, et j’ai réalisé qu’ils me manquaient beaucoup. C’est à ce moment-là que je suis tombée sur un livre de Stefano Mancuso, botniste et essayiste, expert et vulgarisateur du monde végétal, qui expli-que clairement que, en tant qu’êtres humains, nous dépendons étroitement des plantes et des arbres, sans lesquels nous ne serions pas en vie. C’est pourquoi, en m’appuyant sur mes con-naissances bibliques et théologiques, j’ai commencé à explorer cette question.

J’essaie de lire le mot « tree », qui serait évidemment « l’arbre » en français, en partant de « Teos », de Dieu. Quel est donc le rôle de l’arbre ? C’est une question que je me suis posée. L’arbre a-t-il un rôle dans l’histoire codifiée dans les Écritures ? Et j’ai découvert, à mon sens, que oui. L’une des fonctions de l’arbre est de symboliser à la fois Dieu et l’humain, ainsi que la relation entre Dieu et l’humain. Ainsi, avec les racines, le symbolisme est évident : les racines plantent et, sur le sol, les branches s’élancent vers le ciel. Une connexion. Dans ce livre, je prolonge ce symbolisme féminin en explorant les Écritures et l’histoire. Heureusement, je me suis installée ici, à Amiata, où les arbres sont magistralement présents !

Arcidosso, Grosseto



Amanda Gross Castilla

Experte en son pour la connexion du cœur

Mon parcours créatif et spirituel

Tout a commencé à Florence, où j’ai étudié pour devenir costumière de théâtre. Pour subvenir à mes besoins, j’ai travaillé comme vendeuse chez Gucci. C’est là que j’ai rencontré le PDG de Céline qui, apprenant mon transfert imminent à Paris pour mes études, m’a présentée à une grande entreprise textile où j’ai commencé à travailler à la fin de ma formation.

À Paris, j’ai poursuivi mes études pendant trois ans et travaillé principalement comme costumière de ballet, un poste qui m’a permis de voyager entre Israël, les Pays-Bas, la Belgique et d’autres pays. Souhaitant un emploi stable, je suis retournée en Italie, à Côme, et j’ai consacré de nombreuses années à l’industrie textile.

Ce fut une période merveilleuse : j’étais responsable de la conception, de la préparation et de la coloration des tissus pour l’ameublement, les accessoires, le prêt-à-porter et la haute couture. Plus tard, j’ai eu l’opportunité de retourner à Paris comme assistante de Gianfranco Ferré pour Dior haute couture, où je me suis spécialisée dans la broderie, les chaussures et les chapeaux. Quelques années après, je suis retournée en Italie et j’ai de nouveau travaillé dans l’industrie textile, créant des collections d’imprimés et collaborant avec l’Inde pour explorer le monde magique des couleurs et des tissus naturels et écologiques. Cependant, j’ai finalement réalisé que continuer dans cet environnement aurait compromis ma santé, en raison du stress énorme généré par des délais très serrés et des rythmes de travail effrénés.

L’appel des origines et de la spiritualité

Depuis mon plus jeune âge, je ressens une profonde attirance pour le monde ethnique et le folklore, fascinée par la richesse de ses tissus et l’énergie évocatrice de sa musique. Enfant, j’adorais être dans les bois, au contact de la nature. Après avoir vécu dans les grandes villes, j’ai toujours ressenti le manque de liberté et de bien-être que j’éprouvais lorsque j’étais seule.

Alors, presque par hasard, mais le hasard n’existe peut-être pas, des années plus tard, j’ai décidé de changer de voie. J’ai commencé à suivre des séminaires et des ateliers, et j’ai perçu l’appel du tambour chamanique. C’était un son que j’avais déjà entendu à Paris, dans le métro, lorsque les Africains jouaient au loin : « tum !... tum !... tum !... » dans les couloirs. J’étais attirée par ce son comme un aimant, j’en ressentais la vibration et l’émotion.

Puis, lors d’un séminaire sur le tambour, alors que je dessinais, je suis entrée en transe. Très frappée, j’ai décidé d’approfondir cette nouvelle voie.

J’ai suivi une formation spécifique, apprenant à utiliser les différents sons et à mener des soins individuels ou de groupe.

Ainsi, je suis entrée de plus en plus profondément dans cet univers. Grâce à ma connaissance de plusieurs langues – je suis née d’un père suisse et d’une mère espagnole –, j’avais déjà eu l’occasion d’intervenir comme interprète auprès d’un groupe espagnol aux États-Unis, lors d’une rencontre avec « Las Trece Abuelas Indígenas » (Les Treize Grands-mères indigènes). Cela m’a ouvert un monde incroyable ! Parmi les chamans du Tibet, du Népal, du Gabon, du Mexique, du cercle polaire arctique et d’Amérique du Nord et du Sud, j’ai été témoin de tant de choses extraordinaires. Je me souviens, par exemple, lorsque Abuela Julieta Casimiro (Mazateca) dirigeait sa cérémonie : soudain, Des centaines de libellules sont arrivées ! Elles nous avaient complètement entourées. Lorsque ce fut le tour d’Abuela Rita Long (tribu Oglala Lakota), trois aigles géants ont tournoyé au-dessus de nous pendant toute la cérémonie. Nous avons créé un immense labyrinthe de lumière et Abuela Pauline Tangiora (Aotearoa, Nouvelle-Zélande) nous a proposé de le reproduire pour son quatre-vingtième anniversaire en Nouvelle-Zélande, pour sa tribu.

Nous y sommes allées, et ce fut une rencontre merveilleuse !

J’ai compris à quel point le lien avec les gens est fondamental. Ils nous ont accueillies à bras ouverts, ils ont organisé des cérémonies inoubliables : ce fut une expérience véritablement transformatrice.

Mon art et le lien avec l’Être

De retour en Italie, j’ai commencé à dessiner des foulards avec des libellules et d’autres animaux de pouvoir, comme le cerf, le loup et l’ours. Si auparavant, dans mon métier, je faisais dessiner d’autres personnes, maintenant je crée les dessins de mon projet « SonoLabirinto » (je suis labyrinthe).

C’est ainsi que j’ai approfondi mon lien avec les animaux, les sons et les matériaux naturels. J’ai réalisé que j’avais tellement de choses à la maison que je pouvais utiliser pour faire de la musique et chanter ; j’ai acheté une boîte à shruti et commencé à fabriquer un tambour chamanique.

Je me suis spécialisée dans les soins sonores : je ferme les yeux, je me connecte à la personne et je laisse émerger ce qui doit venir.

Je travaille également avec la Sahumadora et j’organise des ateliers sur la Copalera pour activer le « feu des femmes ». J’enseigne comment travailler et guérir avec la Fumée Sacrée en lien avec la Copalera et notre utérus, à l’aide de résines et de plantes. Tout cela pour nous connecter aux Éléments de la Terre Mère, réveiller les mémoires ancestrales et la Femme Médecine en nous. La Sahumadora est un intermédiaire entre le divin et le terrestre.

Avec mon amie Sara, qui gère un espace très accueillant, nous animons des méditations de groupe avec des mots et des sons. L’aspect économique n’est plus ce qu’il était, mais je suis nettement plus sereine. En participant à des foires, je rencontre des gens, je noue de nouveaux contacts et je me laisse guider par le hasard et les connexions, comme cela s’est produit avec toi !

Un épisode marquant me revient en mémoire : à 16 ans, à Berne, en Suisse, lors de mon trajet quotidien en train, j’ai rencontré un homme. En voyant mes dessins, il était curieux, il m’a demandé ce que je faisais et voulait rencontrer mes parents. Dans les années 70 et 80, en Suisse, la confiance était grande, c’était normal ; les portes des maisons n’étaient pas verrouillées. Il m’a appris à « lire » les peintures. Je suis allée chez lui, sa femme était là aussi, et il m’a parlé de la perspective dans les œuvres d’art, de l’histoire des personnages. À sa mort, 30 ans plus tard, sa femme a envoyé tout son matériel à ma mère. Il a été mon premier professeur, un franc-maçon, et il m’a appris à comprendre l’art, l’importance du détail, de la pureté et de l’essence.

Mon art est une connexion avec le cœur et avec l’individu. Nous sommes immergés dans des canons esthétiques uniformes et superficiels, et nous perdons tout ce qui est intérieur.

Par mon travail, j’essaie de contribuer à représenter ce monde.

Milan



Nadeshwari Joythimayananda

Enseignante, conteuse, guérisseuse

Je suis née au Sri Lanka de grands-parents indiens et de parents sri-lankais d’origine tamoule. Nous avons échappé à un génocide entre bouddhistes et hindous quand j’avais deux ans et demi, car notre maison a été incendiée à plusieurs reprises : à l’entrée, il y avait un panneau « ashram de yoga ». Mon père est Maître de yoga, ce qui faisait de nous une cible. Nous avons pris un bateau et débarqué à Trieste, en 1987. Dans la vie, j’ai dû incarner les merveilles et les contradictions de l’Orient et de l’Occident, vivant un paradoxe permanent. J’ai fréquenté l’école à Gênes, mais chaque été, je partais au Sri Lanka et en Inde pour étudier la danse et le chant, des arts profondément spirituels. J’ai grandi dans l’aura de mes parents qui m’ont enseigné le yoga et la dévotion, et j’ai été immergée dans la vie d’une adolescente occidentale. Mon système nerveux a beaucoup souffert de l’absence de ligne commune. Si ici tout était précis et ordonné, alors qu’au Sri Lanka et en Inde, les bus étaient sans portes. Si ici la foi est sans force, en Inde, elle est incroyable. J’ai donc commencé à intégrer les multiples possibilités de l’être humain.

Mes parents avaient fondé un centre international de yoga et d’ayurvéda à Gênes. J’y ai fréquenté un lycée scientifique, puis j’ai passé une licence en techniques de phytothérapie. Parallèlement, je faisais partie d’un orchestre multiethnique composé de 16 âmes merveilleuses ! En voyageant à travers l’Europe avec une famille venue du monde entier, je me suis enfin sentie chez moi ! Je dis cela car j’ai subi la racialisation, un terme qui a depuis longtemps remplacé le mot racisme sur la scène internationale, car en réalité, la race n’existe pas, donc ce dont on souffre, c’est de la racialisation. Malheureusement, ils m’ont fait sentir différente, sale, à l’école ou, par exemple, dans le bus. Surtout s’il y avait des personnes âgées dont je percevais la peur.

À l’orchestre, cependant, nous étions tous de couleur. Ce furent sept années d’émerveillement. Mon cœur s’est ouvert en partageant fièrement mon identité asiatique sur scène, et pendant ce temps, je poursuivais mes pratiques spirituelles chez moi et en Orient. Deux vies parallèles qui, sans que je m’en rende compte, se nourrissaient mutuellement.

C’est alors que j’ai rencontré ma première femme médecine, Homaya Amar, une femme puissante, israélienne, issue d’une lignée mexicaine. Mais dès que j’ai reçu ses deux premières initiations, je suis partie à l’Oktoberfest pour donner un concert. Toujours cette union des contraires, spiritualité et mondanité. Mais cette fois, le paradoxe était trop fort pour être supporté énergétiquement dans mon corps. J’ai eu une sorte de crise de panique. J’étais à la gare, j’ai vu un miroir se briser devant moi puis une lumière très forte et la perception d’une vie complètement différente.

Tout a changé. Un mois plus tard, je suis partie seule en Inde, pour six mois, sans destination. J’avais 27 ans, l’âge du « retour de Saturne », un moment de confirmation de la vie. Mon voyage intérieur et extérieur a commencé, où j’ai été véritablement

accompagnée par la grâce de l’Inde, j’ai rencontré des enseignants et des maîtres. Pour la première fois, j’ai médité dans les grottes des saints et des sages.

Mais comme toute grande transformation l’exige, j’ai ressenti une grande douleur. Les premiers mois, je pleurais pratiquement tous les jours. Une grande purification du cœur. Le voyage a commencé dans le Sud et, petit à petit, je suis arrivée dans le Nord de l’Inde où j’ai perçu la fréquence de Shiva dans l’Himalaya. C’était comme si j’avais besoin d’y méditer de plus en plus. Je passais six à huit heures par jour à méditer. Je suis arrivée au Népal, j’ai vu l’Annapurna enneigé. Ce furent mes dernières semaines et j’ai vécu des expériences très fortes et puissantes. J’ai senti mon cœur s’ouvrir et s’épanouir sans limites.

Cependant j’avais une date de retour pour l’Italie, je commençais à manquer d’argent. J’étais tout cœur, mais je n’étais pas du tout ancrée. De retour à Gênes, je me suis enfermée chez moi pendant quelques semaines, puis l’orchestre m’a aidée : j’ai fait la saison sur scène, j’ai bougé, j’ai ressenti la chaleur de la famille élargie, j’ai utilisé mon corps pour la danse, j’ai chanté et je me suis sentie plus proche de la Terre. En Inde, j’avais écrit de très beaux textes et j’avais commencé à ressentir une connexion avec le féminin. Je ne savais pas encore ce que c’était, je ne rationalisais pas beaucoup, mais lorsque j’étais avec mes amies, des thèmes profonds surgissaient toujours, des tabous difficiles à exprimer, mais en ma présence, elles faisaient ressortir des faits dont elles n’avaient jamais parlé.

J’ai commencé à écrire des poèmes pour le féminin, pour les femmes. Je n’aurais jamais pensé ouvrir un espace de conscience féminine. Ayant grandi avec deux frères, j’avais toujours ressenti une présence masculine très forte en moi. Mais c’est peut-être précisément pour cette raison qu’on m’a demandé de me connecter à une mémoire ancienne. J’ai commencé à éprouver le besoin de retourner en Inde pour comprendre ce qui se passait, et cinq mois plus tard, après avoir terminé la saison orchestrale, je suis donc repartie.

Je suis allée voir Guruji Rajkumar Baswar. J’avais entendu parler de lui dans les derniers jours du voyage précédent. Il pratiquait un rituel de 21 jours sur le premier chakra. Il devait y avoir 121 personnes et il se déroulait dans différents lieux de la Déesse en Inde, où nous allions pratiquer des purifications, des mantras et de la méditation. Je n’ai pas réussi à le retrouver tout de suite, mais le plus incroyable, c’est que j’ai découvert que le compagnon de ma femme médecine le connaissait ! L’ébauche d’un dessein plus vaste… Il m’a donné le contact et j’ai été accueillie. Il était clair pour moi que pour enraciner tout ce qui s’était ouvert dans mon cœur, je devais me concentrer sur le premier chakra.

J’ai rencontré Monika Nataraj, une Indienne élevée aux États-Unis, danseuse, qui faisait partie des 121 personnes du rituel. Puis je l’ai retrouvée en Thaïlande où je suis allée suivre des cours dans une école tantrique. Dans la même école, elle proposait des formations en « danse mystique » et des cercles de femmes. Les points ont continué à se connecter… Elle m’a appris à comprendre et à intégrer ce que signifiait incarner les

différentes fréquences, ce que je pratiquais depuis l’enfance. En dansant le Bharatanatyam (danse de temple indienne), j’ai appris très jeune à incarner les fréquences de Shiva, Kali, Lakshmi, Vishnu, Parvati, Krishna… Je me suis donc retrouvée à vivre en contact étroit avec 27 femmes pendant un mois et demi de guérison spirituelle et de sororité incarnée. De retour en Europe, le projet est devenu de plus en plus clair et j’ai enfin commencé à intégrer spontanément le chamanisme de Veracruz, le langage de la lumière, tout ce que mes parents m’avaient transmis sur la culture et la spiritualité indiennes, et l’importance accordée aux femmes.

Pourquoi ai-je décidé de placer les femmes au centre ? Non pas parce que c’est plus important, mais parce qu’elles donnent la vie, parce qu’elles donnent naissance, parce qu’elles ont un utérus, parce que l’utérus suit une cyclicité qui danse avec celle de la lune, notre premier lien avec l’univers. La Lune tisse une toile autour de la Terre, elle le fait de la même manière depuis des millions d’années, et ce sont des codes incroyables. La femme suit la cyclicité au sein des macrocosmes de cyclicité qui créent cette intelligence divine qui nous fait bouger, être et respirer sur Terre. Alors pourquoi ne pas placer la femme au centre et voir ce qui se passe ?

Plus je le faisais, plus les empreintes « traumatiques » émergeaient dans mon corps. Plus je m’ouvrais à mon âme, plus il me fallait intégrer des outils pour l’intégrer. C’est pourquoi j’ai décidé de me consacrer à la guérison de mon système nerveux, et plus particulièrement de mon système nerveux autonome. J’y suis d’abord parvenue en suivant des séances d’Expérience Somatique créées par le biophysicien Peter Levine, puis j’ai étudié avec Dominique Degranges, animatrice principale de l’Expérience Somatique en Italie, spécialisée en « Thérapie Périnatale et de Naissance », une méthode de renégociation des empreintes traumatiques dans le corps qui a commencé à guérir le fait que j’ai été conçue et que je suis née en plein génocide au Sri Lanka.

Comment mes parents me voient-ils ? Ma mère m’observe, elle est fière de moi. Elle a du mal à me comprendre, car j’ai un caractère très fort pour une Indienne, mais petit à petit, elle comprend que je suis une femme asiatique libre, non soumise au patriarcat, et en réalité, elle se réjouit de mon audace. Mon père me laisse faire, il est curieux, il observe ce qui me traverse et me transforme. Il y a vingt ans, il a fondé cet ashram ici à Corinaldo, dans les Marches. Il enseigne le yoga et l’Ayurveda, il aime cultiver et possède une belle vache qui vit en liberté dans une forêt que nous avons plantée dès l’achat du terrain.

Je me sens comme une conteuse, j’ai vécu de nombreuses expériences, parfois très fortes. J’ai passé trois mois en forêt amazonienne, dont dix jours à jeun, dans une cabane entourée d’un mètre et demi d’eau, car le fleuve (un affluent de l’Amazonie) était en crue. Le chaman venait une fois par jour pour voir si j’étais en vie et comment se déroulait le processus de guérison. Il y avait des anacondas, des scorpions et des tarentules. Mais je suis aussi très douée pour le repos, mon ascendant Taureau me l’apprend ! J’aime écrire, j’aime raconter des histoires. Quand je le fais, je me sens transportée, je suis traversée comme par magie par la

médecine de l’araignée, une médecine intégrée dans diverses traditions du monde. À travers mes histoires, mes chansons et les codes qui en émanent, une toile se tisse, avec laquelle on embarque pour un voyage spirituel multidimensionnel. Mais l’esprit a besoin d’un corps, alors je leur fais faire des danses, des mouvements, des pratiques d’ajustement et d’intégration du système nerveux, et je laisse les serpents énergétiques s’éveiller dans le corps. J’utilise beaucoup la voix, car elle purifie le karma. Je propose également des séances individuelles « Lumière » en ligne et en présentiel, au cours desquelles un espace est créé pour se ressourcer et se transformer grâce à la médecine du feu et de la terre. J’accompagne des femmes depuis plus de 12 ans, mais depuis trois ans, je ressens également le besoin de l’homme de rencontrer la femme. Cette année, je me suis ouverte ; je n’avais jamais participé à des festivals. J’ai accédé à cette demande et il y a aussi eu une réponse merveilleuse de la part de nombreux hommes.

Je combine la tradition védique, transmise par mon père, avec la tradition tantrique apprise d’Amma et de Guruji Rajkumar Baswar, le Véda et le Tantra, pour incarner en moi la conscience que je suis comme Shiva et Shakti, l’un n’existant pas sans l’autre. Cette diatribe qui existe en Inde entre le Véda et le Tantra est illusoire, car l’objectif est d’être au milieu, dans la danse des deux, et j’incarne cela. La tradition védique dit : « Tout est maya, tout est illusion ». Je m’entraîne donc à me détacher de l’illusion, je reste dans ma verticalité. Le Tantra dit : « Tout est illusion, mais je décide de rester dans le lila : le jeu divin ». Mais le Tantra est dangereux, on peut se perdre dans le jeu, mais le Vedanta est aussi déviant, car on peut devenir trop rigide. Alors, que reste-t-il ? La possibilité d’être avec les deux, avec le paradoxe. Je l’ai compris avec mon existence. Le chamanisme nous ramène à la nature, d’une manière que mon père m’a transmise, d’une manière très élevée, à travers l’Ayurveda, qui nous permet de rester en contact avec la terre, avec le cyclique. Ce que j’ai rencontré en Amérique du Sud est profondément terrestre. Là, je me suis rééquilibrée et j’ai ressenti l’appel de retourner au Sri Lanka et de me rendre dans sa forêt. J’ai eu du mal à revenir à cause du génocide, j’avais disparu depuis neuf ans.

J’ai emprunté un chemin pour expérimenter la douleur des souvenirs du génocide. J’ai également été hospitalisée pour une infection rénale. J’avais 40 °C de fièvre et je voyais des images de la guerre gravées dans la mémoire de mes reins. Grâce à cette libération physique et énergétique, j’ai pu emmener un groupe de 15 femmes italiennes soigner la terre du Sri Lanka, qui est un véritable paradis. Il existe une montagne vénérée par diverses traditions : on l’appelle le Pic d’Adam ou le Pied de Shiva, et son nom change selon les religions. C’est une terre où il y a eu des génocides, des tsunamis, des inondations. C’est une terre très sauvage et violente. Les énergies sont fortes, très fortes.

L’énergie violente doit être canalisée, sinon elle prend le chemin de la guerre ou celui de la puissance naturelle. Nous avons entrepris ce pèlerinage pour planter des arbres avec amour, creuser la terre, la remplir de fruits, prier, aimer et prier encore. Sans rien demander en retour, si ce n’est entraîner le muscle de la spiritualité et apprendre à maintenir une fréquence élevée

même dans les difficultés.

Mon nom signifie « Danseuse de Shiva », cela m’a beaucoup appris et lorsque j’ouvre les cercles, la danse de Shiva et de Shakti me traverse. C’est ce qu’on me demande de faire. C’est ce que je fais spontanément : être douce et puissante à la fois.

Attualmente nomade, fra la terra e le stelle



Antonella Lumini

Ermite sur la route de Pustinia

En 1980, à l’âge de 28 ans, suite à une grave maladie, j’ai traversé une profonde crise existentielle : confusion totale, perte de repères, chute dans le vide. C’est alors que j’ai commencé à me sentir appelée à la solitude et au silence. J’errais à la campagne, attirée par la beauté de la nature et l’harmonie de la création. C’est ainsi que j’ai commencé à découvrir la vie contemplative.

Bien que catholique, j’avais perdu la foi à l’université, à 18 ans, en 1968 et dans la longue vague qui a suivi. J’avais étudié la philosophie et je me sentais très éloignée de l’Église, de la religion. Après mes études, j’ai commencé à travailler, mais la maladie a provoqué une profonde confusion. Après un diagnostic qui me donnait quelques années à vivre, j’ai réussi à guérir grâce à un régime macrobiotique, alors peu connu en Italie. J’ai eu l’impression d’être miraculée. Un monde s’est ouvert à moi, me déconnectant encore davantage de ma sphère habituelle.

Pendant ma maladie, les traitements que j’ai reçus ont été très lourds. Quand j’ai entendu parler de la macrobiotique, j’ai décidé d’arrêter de prendre des médicaments. Chaque année, une sommité japonaise vivant aux États-Unis, Michio Kushi, venait en Europe. Cette année-là, il est venu à Milan et j’ai décidé de le rencontrer. Il m’a prescrit un régime strict, essentiellement à base de riz complet. J’ai fait une détox et j’ai réussi à surmonter la maladie. Ce fut un renversement remarquable.

J’adorais m’immerger dans la nature, je me sentais en harmonie avec l’univers, mais en même temps, je commençais à percevoir mon désordre intérieur. Plus je m’abandonnais à cet ordre, à la beauté, plus je ressentais un profond désordre en moi, comme une fausse note dans un orchestre. Petit à petit, j’ai ressenti le besoin de retrouver mes racines, je me suis laissée emporter. Alors que tous partaient en Inde, j’ai ressenti un fort appel vers la Méditerranée. J’ai commencé à errer ainsi, seule, où je me suis progressivement sentie appelée. D’abord la Sicile, sur les sites archéologiques, puis la Grèce, l’Égypte, le désert du Sahara, Jérusalem... Jusqu’au jour où, en écoutant un prêtre parler dans une église, j’ai compris que la racine que je cherchais était le Christ, c’était l’amour de Jésus que j’avais connu enfant.

Commença alors un ardent pèlerinage à l’intérieur de l’Église. Je me sentais comme un poisson hors de l’eau. Je continuais à vivre l’expérience du silence de plus en plus profondément, m’immergeant dans la nature, savourant et assimilant la félicité de cette harmonie, mais je compris bientôt que le silence est une dimension intérieure. Comme étouffé et oublié dans la mémoire, il fallait le réactiver, le chercher dans la nature, dans les lieux où il est conservé, afin de pouvoir en savourer le langage et le faire ressurgir.

Plus il refait surface, plus il peut être conservé. Alors, même chez moi, j’allumais une bougie, fermais portes et fenêtres, m’asseyais par terre et restais là. L’expérience était la même : se sentir à l’intérieur d’une dimension protégée du bruit permet-

tait de savourer l’harmonie intérieure. J’ai passé des journées entières dans cette dimension, découvrant jour après jour que c’était ma façon de prier. Une prière d’abandon et d’offrande.

Je vivais seule, chez moi, je gardais le silence et le silence me gardait. Je me protégeais en restant cachée. Cette dissimulation me permettait de vivre pleinement l’expérience d’être seule avec moi, la pause d’une solitude habitée.

Même si j’aimais et savourais pleinement la solitude, je souffrais beaucoup de l’incompréhension. Je parlais très peu de cette expérience, mystérieuse même pour moi-même. Je me protégeais, je gardais le silence en restant cachée. Même si j’aimais la solitude, je n’avais pas pris en compte la solitude de l’incompréhension, qui est vraiment douloureuse. Dans l’Église, je me sentais très incomprise. Je fréquentais les ermitages, les monastères, mais ces rythmes ne me correspondaient pas.

Avec ce fort appel au silence et à la solitude, je me demandais où était ma place, jusqu’à ce qu’un prêtre âgé et saint, Monseigneur Gino Bonanni, curé de la Badia Fiorentina, derrière la Piazza della Signoria, me donne un livre : Pustinia, les communautés du désert, de Catherine de Hueck Doherty, une Russe qui a quitté la Russie au moment de la Révolution bolchevique et a débarqué au Canada. « Pustinia » signifie « désert » en russe et fait allusion à la vocation au silence dans la tradition orthodoxe. Après toutes ces années de cheminement, ce livre m’a touchée au coeur. J’ai compris que c’était ma voie, je me suis reconnue dans cette tradition qui appartenait encore à la sphère chrétienne et était liée au monachisme des origines, aux pères et mères du désert.

J’ai ressenti l’importance de suivre cette voie : une forme d’ermitisme caractérisée par la pleine liberté de l’Esprit. Elle exige de se laisser porter sans règles, sans aucun plan, dans une confiance totale en l’Esprit Saint. Quand le silence appelle, il suffit de s’abandonner et de s’ouvrir à une aventure inconnue, à un chemin de vérité.

Il n’y a pas de règle à suivre, pas d’itinéraire préétabli. Il suffit de se laisser aller, de se laisser porter on ne sait où. C’était surprenant. Pendant près de trente ans, je n’ai rien vu venir, j’ai senti que je devais rester là, tel était l’appel. Mais les doutes étaient forts, dévastateurs. Toujours la même question dérangementante : que fais-tu, pourquoi perds-tu ton temps là-bas ?

Chez moi et lors de mes pèlerinages, je me consacrais au silence, mais sinon, je menais une vie normale. Je travaillais à la Bibliothèque nationale centrale de Florence, où je m’occupais des livres anciens, un travail que j’aimais beaucoup. J’ai travaillé à temps partiel pendant plus de vingt ans pour avoir plus de temps pour moi. J’attendais toujours la retraite, mais les lois ayant changé, je n’ai pu la prendre qu’il y a environ neuf ans, à la même époque où, par un véritable miracle, mon expérience a été révélée. Grâce à un journaliste, Paolo Rodari, alors correspondant au Vatican pour La Repubblica, qui, après une interview, frappé par mon histoire, m’a proposé d’écrire un livre avec lui : la gardienne du silence. Depuis, un nouveau pèlerinage a commencé vers les lieux où je suis appelée à partager des rencontres sur le silence.

Plus nous entrons dans le silence, plus l'expérience de l'esprit, l'expérience mystique, prend vie, et plus nous rencontrons des résistances, des parts d'ombre qu'il faut dissoudre et libérer. L'esprit agit profondément dans la psyché, il met en lumière toutes les ombres, les désirs, les démons, comme on le disait dans la tradition ancienne. Des forces individuelles, mais surtout collectives, qui nous possèdent, qui nous habitent. Plus elles sont perçues, comprises, plus elles nous font ressentir les émotions qu'elles contiennent, afin qu'on puisse les revivre et les dissoudre. Cela se produit comme une libération de cette concaténation de forces qui entrave l'épanouissement de l'ordre originel en nous.

C'est une expérience forte, profonde, intime, où nous allons au-delà du bien et du mal, dans cette profondeur où se trouve la ressource qui nous soutient et nous permet de vivre ce que nous fuyions auparavant. Là, l'impossible devient possible, là, nous pouvons guérir nos blessures.

Plus nous pénétrons dans cette dimension et plus nous apprenons à connaître l'âme humaine, plus il devient normal d'écouter les autres. J'ai toujours accordé une grande importance à l'écoute. Plus je recherchais la solitude, plus les gens venaient. Face à sa propre souffrance, on ne peut s'empêcher de voir celle des autres, on devient sensible. Prendre soin devient naturel. Ma seule règle a toujours été de maintenir l'équilibre entre l'intérieur et l'extérieur.

J'aime lire et méditer la Bible en silence, non pas selon les lectures préprogrammées de la liturgie des heures, mais plutôt en commençant et en terminant des chapitres entiers de la Bible au gré de l'inspiration. Pas à pas, chapitre par chapitre, savourant jour après jour la résonance profonde des Écritures en moi, en silence.

Je n'utilise pas de technique de méditation. Le silence est pour moi un chemin d'abandon qui demande de s'abandonner, de céder, de ne pas avoir d'attentes, de ne pas espérer de résultats. Il demande simplement de rester là et de faire confiance. On commence à percevoir une présence. Nul besoin de se tenir debout, de répéter un mantra, il suffit de laisser faire.

Cette présence agit d'elle-même. Plus on est passif, plus elle devient active.

L'esprit est l'essence primordiale qui gouverne les univers, d'où tout jaillit. L'énergie pure, qui vit au plus profond de nous, nous traverse, mais rencontre toujours des obstacles qui l'empêchent d'agir pleinement. Plus on s'enfonce dans la passivité, plus on laisse cette force agir. J'ai toujours eu beaucoup de doutes, notamment parce que je ne savais pas où j'allais, ce qui me faisait souvent craindre d'avoir pris la mauvaise direction, de m'être trompée. Dans ce silence, j'apporte tout : les histoires des autres, les situations du monde. J'ai toujours suivi les tendances du moment, l'actualité est importante pour moi. Tout ce qui me touche, je le garde en silence, c'est là que réside la ressource. Parfois, j'entre dans le silence très fatiguée, éprouvée, épuisée, mais chaque fois, j'en ressors régénérée. Cela me donne la force de revenir.

Être là et y rester le plus longtemps possible.

L'envie d'y rester a toujours été forte, un soutien qui m'a permis d'avancer dans la solitude la plus totale. Jusqu'à ce que les chemins s'ouvrent. Les énergies spirituelles agissent et préparent les conditions pour qu'au bon moment, quelque chose puisse aussi se voir de l'extérieur.

Petit à petit, au fil des rencontres, de l'écriture, de la publication de livres, des brèches se sont ouvertes, des opportunités se sont présentées, toujours dans l'orbite du surprenant, de l'inattendu. Si nous avons confiance, les choses se passent ainsi. On ne les cherche pas, on ne s'y attend pas, elles viennent. C'est la condition de l'abandon, de la confiance, il y a quelque chose qui fonctionne et qui se manifeste.

J'ai cherché à comprendre, mais ce n'était pas facile. J'avais beaucoup d'amis, mais je n'arrivais pas à m'ouvrir complètement. Maintenant, lors des rencontres, ce sont les gens qui cherchent et me demandent de raconter, alors c'est différent, je peux communiquer l'expérience, autant que je peux, car je sens que ceux qui arrivent veulent exactement cela. Maintenant, je sais avec certitude que le silence est une voie qui peut aider les autres, utile pour notre époque.

Depuis de nombreuses années, je suis inspirée par l'idée de trouver un lieu retiré et silencieux où ceux qui le souhaitent peuvent vivre et expérimenter le silence, la solitude, sans rythmes préétablis. Si l'on va dans un monastère, tout est déjà organisé. C'est différent. J'ai maintenant emménagé dans la maison laissée par mes parents et, en attendant, j'ai mis ma maison du centre historique de Florence à la disposition de ceux qui souhaitent passer quelques jours dans la solitude. Je souhaite créer des lieux de ce type, notamment créer de la pustinia dans des lieux isolés, en pleine nature. La solitude est fondamentale car elle révèle notre relation à nous-mêmes et le silence est une voix importante à découvrir. Le silence parle, c'est la grande découverte, l'ordre divin parle, l'ordre originel, l'ordre universel. Il réinitialise, harmonise.

Depuis quelques années, avec des personnes qui suivent cette voie, venues de différentes régions d'Italie, nous avons créé l'association Pustinia-Italia. Une réalité épurée dont le but est de partager le silence. S'encourager et se soutenir mutuellement.

De plus, le plus important pour moi avant de mourir est de mettre les choses en ordre. De mettre autant que possible en ordre les carnets écrits au fil de toutes ces années d'expérience directe. Ils sont nombreux, et je voudrais les retranscrire pour en préserver le contenu positif et utile.

La liberté de l'esprit constitue l'expérience fondatrice, le profond désir inscrit dans l'âme humaine. L'expérience qui fait fleurir, qui révèle le véritable désir qui ne consiste pas à recevoir de l'amour, mais à pouvoir en donner. Face aux douloureux processus de massification et d'homologation, l'amour nous fait redécouvrir la valeur de l'unicité. L'acte créatif crée toujours des choses uniques, c'est la plus grande valeur.

Florence



Giulia Marchetti

Experte en danse hindoue

Depuis 17 ans, j’étudie et pratique le Bharatanatyam, une danse classique traditionnelle du sud de l’Inde, riche d’au moins 2000 ans d’histoire.

Je l’ai découverte à Sienne, ma ville natale, auprès d’une pionnière de cette danse en Italie, Maresa Moglia. J’ai assisté par hasard à l’un de ses spectacles et j’ai été frappée par sa danse. Depuis, je l’ai pratiquée et je n’ai jamais arrêté. Cette danse est basée sur la représentation des divinités hindoues indiennes. Née dans les temples comme danse d’offrande, acte de dévotion au divin, elle était pratiquée par des danseuses considérées comme sacrées, appelées devadasi.

Leur tâche était un rituel dévotionnel et votif, mais son effet était également de rééquilibrer les énergies. En particulier lors des grands événements religieux, avec de nombreux fidèles, où des énergies très fortes et agressives étaient produites, susceptibles de perturber le divin, ces danseuses, par leurs mouvements harmonieux, parvenaient à rééquilibrer l’énergie de la foule.

C’est une expression directe de gratitude et une représentation figurative des divinités hindoues.

Les devadasis étaient mariées aux dieux et vivaient dans les temples. C’étaient des femmes libres car elles pouvaient posséder leurs propres biens, et elles étaient émancipées car elles n’avaient pas besoin d’un mari, ce qui était impossible dans la culture indienne traditionnelle des siècles passés. Au fil du temps, elles ont commencé à danser à la cour des rois ; dans ce cas, elles étaient assimilées à des courtisanes.

Avec l’arrivée de la domination anglaise, principalement composée de bigots protestants, la pratique de ces danses fut interdite, les devadasis étant perçues comme des prostituées. Ainsi, pendant longtemps, toute la « caste » tomba en ruine. Vers les années 1930, Rukmini Devi, une femme émancipée, ouverte culturellement et voyageuse, reprit cet art, le recodifiant, le peaufinant et le purifiant. C’est ainsi que le Bharatanatyam revint à la mode.

Natyam est la danse et Bharat signifie « le peuple de l’Inde », littéralement, la danse du peuple de l’Inde. Il existe également une interprétation poétique qui divise le mot Bharata en trois syllabes : bHa, Ra et Ta.

Bha signifie bhava, le sentiment, la partie expressive et théâtrale, car le danseur doit être profondément connecté à ses émotions, à son esprit. Ra vient de raga, la mélodie musicale, la partie la plus esthétique, faite de séquences de mouvements harmonieux. Ta, quant à lui, fait partie de tala, le rythme, la percussion exercée avec les pieds.

Bha, Ra, Ta, ces trois composantes : le rythme, la mélodie et le cœur, le sentiment.

J’ai eu une adolescence quelque peu difficile. L’ambiance fami-

liale a développé en moi de la colère. Je n’étais pas en paix avec moi-même, j’avais des difficultés, j’étais victime de harcèlement au collège parce que j’étais considérée comme différente.

La rencontre avec la danse, avec l’Inde, avec le yoga, m’a transformée. J’ai trouvé mon centre, mon dharma, qui, comme disent les Indiens, est la mission de mon existence.

Je sens que c’est quelque chose qui m’appartient, qui me stimule, me motive, m’apporte un équilibre.

J’ai commencé avec le professeur Maresa, puis je suis partie en Inde pendant près d’un an, à Bangalore, comme bénévole pour une ONG. Je me suis consacrée entièrement à l’étude avec un professeur appelé Krishnamurti, un professeur célèbre. Il m’a presque adoptée ; non seulement il m’enseignait quotidiennement, mais il m’invitait souvent à déjeuner, il était très accueillant. Aujourd’hui, il a presque 90 ans, il est prêtre de la danse, il ne s’est jamais marié et se consacre exclusivement au Bharatanatyam et à l’enseignement.

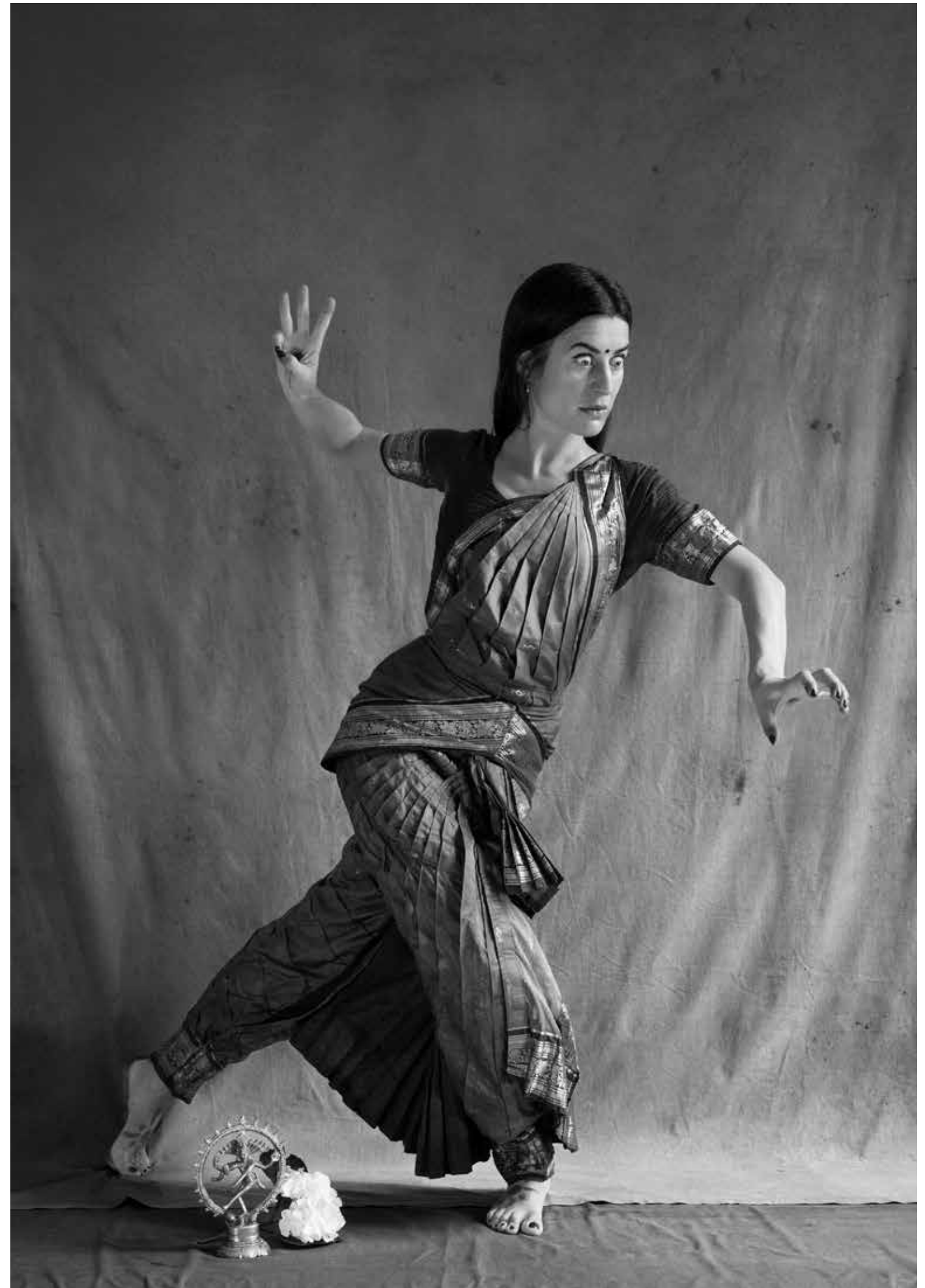
Puis de nombreux autres professeurs sont venus progressivement en Europe, comme Praveen Kumar, Shruti Gopal, CV Chandrashekar, malheureusement décédé récemment.

Je suis allée en Iran, un autre pays à la culture incroyable et très ancienne. Ils ont aussi de très belles danses traditionnelles, féminines et masculines. Il y a bien sûr la danse soufie et le derviche. Je voyage beaucoup et j’enseigne dans les différents endroits où je suis invitée à animer des stages, en Sardaigne, à Florence, en Amérique centrale, au Brésil, en Grèce, en France... Le Bharatanatyam est une danse devenue très populaire en Occident, notamment auprès des différentes communautés indiennes. En Italie, elle est appréciée car, d’une certaine manière, elle ressemble à ce qui existe déjà dans notre culture : je pense à la tarentelle, à la pizzica, mais aussi aux gestes de piétinement et de mouvements des mains.

Elle s’est également beaucoup développée en France et en Allemagne. À Paris, il y a une excellente danseuse, Shantala Shivalingappa, qui en est un parfait exemple.

Dans ce portrait, j’incarne Durga, déesse guerrière au trident (trishula) et au tigre (vhyagra). Durga est celle qu’il est difficile d’approcher, elle incarne l’énergie féminine créatrice, Shakti. Elle possède à la fois les pouvoirs de création et de destruction.

Sienne



Shinnyo Marradi

Révérende Zen

J’ai ouvert ce Temple il y a vingt ans au nom de mon Maître, qui m’avait dit au Japon : « Ce serait formidable si vous pouviez fonder et développer un Temple Zen Sôtō en Italie, à Florence.» Et nous voici maintenant à Shinnyoji, ou Temple (« ji ») de la Vérité telle qu’elle est (« Shinnyo »). Un don du ciel, fruit d’un effort personnel, non seulement le mien, mais aussi celui de tous ceux qui ont collaboré et animé notre communauté.

Mon rang est celui de Jushoku, ou Abbé, ou Abbesse si nous le déclinons au féminin. Concernant la possibilité de donner des Ordinations aux élèves, mon rang est celui de Kyōshi, qui s’obtient en suivant l’intégralité de la formation selon le processus de l’École Zen Sôtō japonaise et qui permet de perpétuer la Lignée en la transmettant de génération en génération. Je suis également reconnue comme Kokusaifukyōshi, ou Maître missionnaire autorisée à diffuser le Zen hors du Japon, une mission importante car, dans notre Tradition, où le prosélytisme n’est pas attendu, ce type de mission offre une garantie à ceux qui s’y intéressent.

J’ai commencé à pratiquer le Zen à 40 ans, mais j’ai commencé la formation proprement dite dix ans plus tard, lors de ma rencontre avec mon Maître. Dans le Zen, il est essentiel de trouver son propre guide, car notre transmission est directe, de Maître à disciple, « Inshin Denshin », de cœur à cœur, d’esprit à esprit, au-delà des mots.

J’ai conservé mon emploi et poursuivi la pratique en restant dans le monde mondain, et non en dehors, dans un monastère. L’important n’est pas où l’on vit, mais comment on vit, avec quelle attitude mentale, quelles aptitudes et quelle disposition d’âme on a. J’avais déjà deux enfants et Ambra, la cadette, était encore petite lorsque j’ai commencé à pratiquer intensément. Je suis partie au Japon pendant dix ans, l’été, pendant mes congés, qui n’étaient pas un temps de vacances, mais de pratique. Pendant dix ans, j’ai approfondi ma formation deux ou trois mois par an sous la direction de mon Maître. À mon retour, j’ai continué à travailler pour subvenir à mes besoins, élever mes enfants et entretenir le temple. Notre cheminement religieux, à nous, nonnes zen, est extraordinaire : nous pouvons nous marier et mener une vie professionnelle épanouie, alors que d’autres traditions interdisent le travail et le mariage. Cette possibilité nous permet d’être dans le monde sans en faire partie, en suivant éthiquement les préceptes de la Voie du Bouddha. En ce sens, il n’y a pas de distinction entre un comportement adopté dans un contexte mondain et un comportement en retrait : prendre du recul, avec détachement, en essayant de se distancer continuellement de ses attachements, en travaillant au mieux, avec humilité et esprit de service.

Ce matin, par exemple, j’étais avec ma petite-fille : j’ai appris à ne pas me sentir divisée lorsque je vis un rôle plutôt qu’un autre. Ce n’est pas la tenue qui me change, mais le fait d’être totalement dans l’ici et maintenant, dévouée à ce que je fais.

Quand je suis avec Nora, je suis avec Nora, et j’essaie d’être en harmonie avec elle ; quand je suis ici, je suis totalement présente. Cela m’a permis de vivre mes différentes expressions quotidiennes sans anxiété et sans être tiraillée par mes différentes tâches.

Ce n’était pas comme ça avant, et je souffrais de ne pas pouvoir harmoniser les différents aspects de ma vie : mes priorités étaient mes enfants, le Temple, la pratique et le travail qui me permettait l’indépendance financière. Il y avait de nombreuses priorités, réparties en différents domaines, sans que je puisse passer de l’un à l’autre de manière fluide et sereine.

En Occident, le monachisme féminin s’est beaucoup développé, tandis qu’au Japon, malheureusement, il est quasiment éteint. Les femmes de notre école occupent traditionnellement un rôle inférieur, de sorte qu’elles n’atteignent jamais les plus hautes hiérarchies monastiques. Dans le zen, le rang le plus élevé est celui de Zenji, l’équivalent du pape dans la tradition catholique. Aucune femme n’a jamais été nommée Zenji, et je pense qu’il est difficile que cela se produise actuellement, car les conditions propices n’ont pas encore été créées.

Au départ, le zen occidental était majoritairement masculin, mais un grand nombre de femmes se sont ensuite intéressées à la Voie de Dōgen et l’ont pratiquée avec sérieux et un engagement profond, à tel point qu’aujourd’hui, des maîtres femmes et des nonnes occupent des postes de direction spirituelle sur un pied d’égalité avec les hommes. C’est comme si, hors du Japon, en Europe, le zen renaissait avec une expression plus large, déclinée également au féminin. Le Zen existe en Europe depuis un peu plus de 50 ans : nous sommes donc des pionniers dans la recherche d’une adéquation parfaite entre notre héritage et notre culture et une tradition d’origine orientale. En ce sens,il-doit y avoir une médiation et une intégration à notre réalité, comme cela a toujours été le cas lorsque le bouddhisme a migré d’un pays à l’autre, en actualisant les nouvelles méthodes tout en respectant ses origines.

Mon expérience personnelle m’a appris qu’en tant que femmes, nous devons toujours faire mieux que les hommes pour être acceptées au même titre qu’eux. Parallèlement, il est nécessaire que les nonnes ne cherchent pas à reproduire le cliché de leurs maîtres masculins, ce qui n’est pas toujours évident. Elles ne doivent pas suivre des modèles misogynes stéréotypés, mais exprimer leur sensibilité : en tant que femmes, elles peuvent faire preuve d’une plus grande bienveillance et une compréhension plus subtile. Notre côté maternel, que nous soyons mères ou non, offre la possibilité d’une compassion différente, peut-être plus ensoleillée, qu’il ne faut pas confondre avec le bien-être, mais qui conduit à une plus grande capacité d’écoute, d’ouverture et d’empathie envers autrui. En réalité, le Zen n’est pas rigide : il est rigoureux. Une discipline est nécessaire mais elle doit être cultivée avec compassion, bienveillance et écoute profonde, sur la voie de la libération de la souffrance.

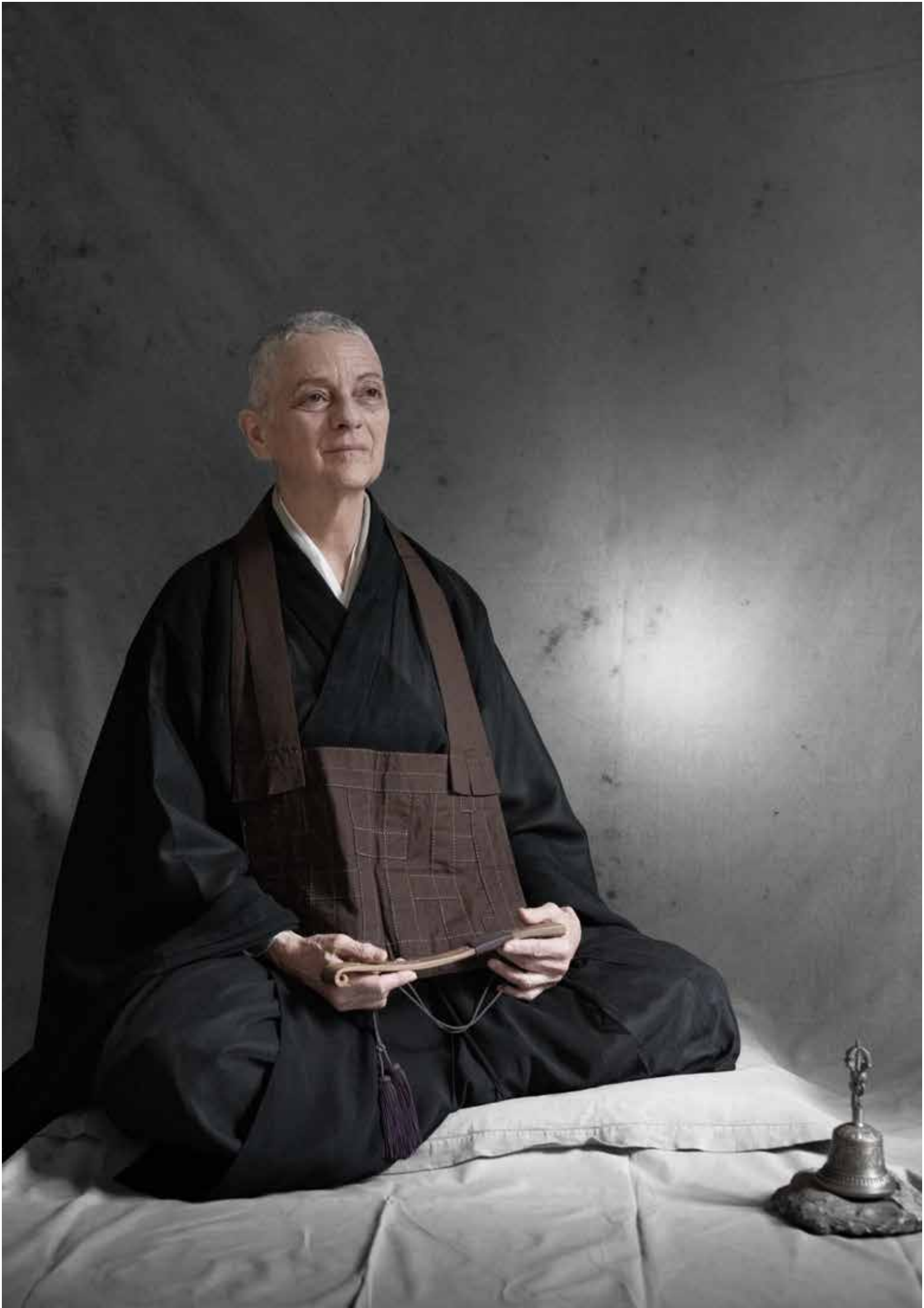
Mon Maître, lorsqu’il m’a confié la transmission du Dharma avec la possibilité d’ordonner des moines et de perpétuer la lignée, m’a dit : « Tu verras combien de femmes viendront à toi.» En réalité, et je le dis avec une pointe de regret, il y a très peu

de femmes à Shinnyoji, une communauté où 95 % des pratiquants sont des hommes. Beaucoup de femmes sont arrivées et beaucoup sont parties, un schéma que l’on retrouve également chez les hommes. Les gens arrivent avec un problème, puis, grâce à la pratique, ils le résolvent, dénouent ce nœud karmique et retournent à leur vie quotidienne. Certains emportent avec eux l’expérience de la pratique et continuent de méditer seuls, tandis que d’autres l’abandonnent comme s’il s’agissait d’une étape archivée de leur vie.

Il convient de souligner que, traditionnellement, dans le zen, les protagonistes ont toujours été des hommes : nous n’avons jamais entendu parler d’un grand maître zen femme dans une anecdote ou un koan. Dans l’imaginaire, un maître zen est par définition un homme, tandis que « maître femme » sonne presque comme un rôle secondaire. Il m’arrive de penser à me faire appeler Maestra, comme pour retrouver la dignité de mon rôle, et qui sait, peut-être qu’avec ce nom, davantage de femmes viendront à Shinnyoji. En fait, je suis fermement convaincue que je défends la définition de mon rôle comme masculin pour deux raisons : la première est que je crois que Maître est un rôle, quel que soit le genre ; la seconde est qu’en me faisant appeler Maître, en tant que femme, je poursuis mon combat pour l’égalité des sexes.

Derrière moi se trouve une lignée entièrement masculine : je suis la 84e génération, après 83 maîtres masculins. Ce serait une grande joie pour moi si parmi mes successeurs se trouvait au moins une femme pour perpétuer la branche féminine.

Florence



Resi Mozzato

Naturopathe et Exploratrice de l'Âme Humaine

J'ai eu une vie riche en événements et en émotions. Une famille vénitienne depuis des générations, très unie, des gens forts d'esprit, tenaces et généreux. Une communauté vivante, pleine de courage et de soutien.

Des femmes de ma famille, j'ai hérité la force de n'avoir peur de rien ni de personne, de mon père, l'éthique et la philosophie de vie. Ma mère était infirmière autrefois, mon arrière-grand-mère, Carlotta, était guérisseuse. Mon père était hors du temps, un véritable outsider. L'un des premiers végétariens, opposé à toute forme de violence. Il s'appelait Elia Eliseo. C'était un dévot, mais pas un homme religieux, bien au contraire. C'était lui. Il avait une éthique très solide.

Ingénieur aéronautique, il s'est retrouvé en guerre en Espagne, mais une fois sur place, il a compris qu'il n'avait affaire qu'à des civils et a refusé. On l'a rappelé, non plus comme soldat, mais comme gardien au camp de concentration de Gonars, dans le Frioul, c'était la Seconde Guerre mondiale. Il a été marqué par cette expérience, par ce qu'il a vu. Un jour, ma mère est allée lui rendre visite et a risqué sa vie, car au lieu de lui apporter du pain, elle l'a distribué pendant le voyage.

Il est mort paisiblement. Il m'a dit : « Écoute, je ne regrette rien de ma vie et je suis en accord avec moi-même. Je n'ai peut-être pas été un très bon père, mais je n'ai pas trahi mon prochain. »

Enfant, on me confiait des tâches d'adulte. J'étais très attirée par les étiquettes, les flacons, les médicaments. J'étais fascinée par le médecin de famille : il était tombé de cheval, il boitait, il avait un nez bizarre. J'étais fascinée par son savoir, son savoir et sa capacité à dépasser les limites. J'avais un contact facile avec les gens, je lisais beaucoup, je faisais toujours des recherches, j'étais curieuse, j'étudiais tout. À 19 ans, j'étais déjà mariée et, peu après, mère d'une fille. C'était trop tôt, je me sentais à l'étroit dans un rôle qui ne répondait pas à mes besoins. Être coiffeuse était facile et accessible pour moi ; j'ai commencé à travailler, j'avais besoin d'indépendance.

Mais à 21 ans, j'ai été envoyée en sanatorium pour soigner une tuberculose héréditaire. Tout s'est effondré.

Je me suis retrouvée à Trente, avec la perspective de passer trois ans enfermée sous des traitements très lourds, j'avais l'impression d'être dans un camp de concentration ! Ma fille était petite, j'étais physiquement bloquée, toute tordue, je ne pouvais pas parler, j'avais de fortes douleurs au cou et aux épaules. On m'a bourrée de tranquillisants parce qu'on me prenait pour une hystérique.

Au lieu de me donner le vertige, on m'a rendue très lucide, j'ai pu réfléchir et commencer à élaborer une stratégie. J'ai compris qu'il me fallait d'abord accepter la maladie, accepter de prendre conscience de l'expérience de cette maladie, mais en même temps, je comprenais que je pouvais la surmonter, que je pou-

vais choisir, que je choisirais la vie.

Je me suis adressée aux médecins et j'ai signé pour partir. Puis, de retour chez moi, après quelques examens, il n'y avait plus aucune trace de l'hémorragie pulmonaire qui avait duré dix jours ! Les médecins étaient incrédules. Ils m'ont fait subir un nombre incroyable d'examens, mais le résultat n'a fait que confirmer : j'étais guérie ! Je pouvais à nouveau serrer ma fille dans mes bras.

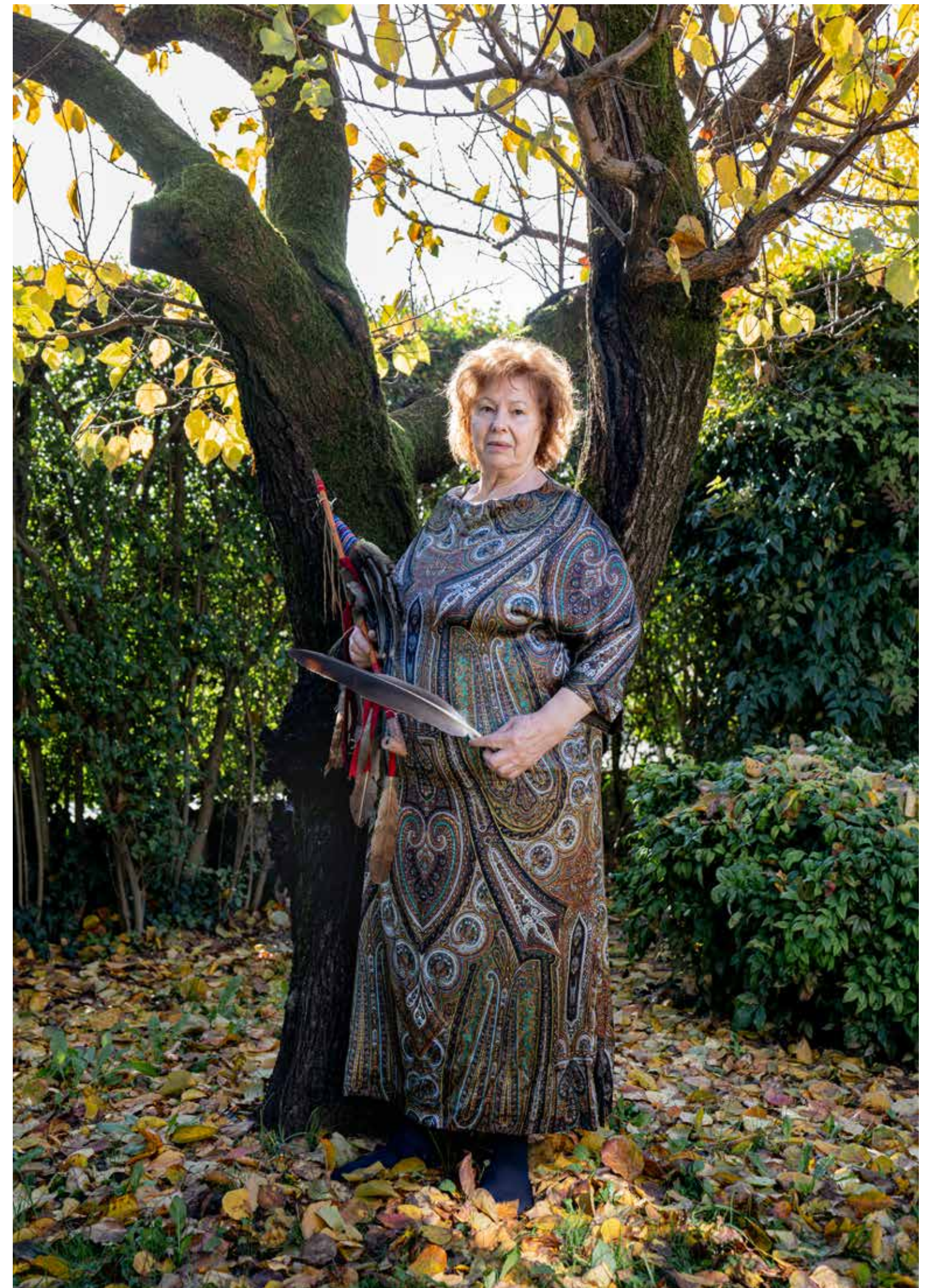
Je suis ressortie renforcée de cette expérience, j'ai commencé à travailler, tout en étudiant et en approfondissant tout ce qui m'intéressait. Je n'ai jamais arrêté, même maintenant que je ne travaille plus, je continue mes études et mes recherches.

J'ai voyagé et suivi plusieurs maîtres, le docteur Bauer, le docteur Vodder, créateur et enseignant du drainage lymphatique, le docteur Werner Grauburger, de Munich.

Mais Ermes Parolini, le médecin de famille, est resté dans mon cœur ! Ce visage rond et bienveillant, toujours accompagné de son petit chien, qui arrivait à moto avec lui et l'annonçait en aboyant.

Je suis fière des résultats obtenus et heureuse de les mettre à disposition. Je me considère comme un Don Quichotte essayant de réparer des parapluies pour une seule averse.

Borbiago Di Mira, Venise



Gabriella Papini

Experte en médecine douce et danse du soleil

Un rêve, un accident et une guérison ont porté à ma transformation.

J’étais jeune, je rêvais d’un accident qui s’est réalisé six mois plus tard, alors que je ne connaissais pas encore les personnes qui en souffriraient. J’ai eu quelques blessures, on m’a opérée et on m’a enlevé la rate, puis je suis allée en salle de rééducation avec l’amie qui était avec moi lors de l’accident.

Nous étions très jeunes, 21 ans.

Dans cette salle, mon amie a remarqué par hasard un tableau accroché au mur, sur lequel était inscrit un extrait d’un texte du livre de Carlos Castaneda, Le Feu des profondeurs. Lui, le vulgarisateur du monde chamanique. Il s’agissait de la suite du texte d’un auteur qui signait Swift Deer, il traitait de l’art de traquer, de pouvoir chasser son propre gibier.

Je n’avais jamais lu Castaneda. Nous avons appris qu’il y avait des réunions d’étude chamanique une fois par semaine. Curieuses, nous y sommes allées.

Retour aux prémices : le rêve, l’accident qui m’a conduit à cette salle de sport, puis la guérison. Après quelques mois de cours, j’ai pu rencontrer un guérisseur venu d’Amérique du Nord en Italie et participer à un séminaire et à une cérémonie de guérison qu’il organisait : Swift Deer. À la fin de la cérémonie, j’ai été profondément choquée, car une grande partie de cette guérison avait souligné mon état, elle avait agi en moi. Suite à l’accident, j’avais une peur intense, j’entendais encore le bruit de l’accident.

Mais alors que mon amie et moi parlions avec enthousiasme de cette expérience avec Swift Deer, commentant ce qui tourbillonnait dans ma tête, dans mes émotions, un chat a croisé notre chemin et nous a littéralement coupé la route. Nous nous sommes assises sur le trottoir. Le chat est arrivé, est monté sur mes genoux, puis est redescendu, nous a contournées, est monté sur le dos de mon amie, a bouclé le cercle et est reparti.

Après cette pause, nous avons dû rejoindre le groupe. J’ai appelé mon petit ami qui conduisait la voiture. J’ai immédiatement réalisé que je n’avais plus mal, que je ne ressentais plus l’impact, que je n’avais plus peur, que ma perception avait changé, que le souvenir avait changé, que je n’étais plus dans la voiture, que je la regardais d’un autre point de vue et que, par conséquent, les sensations avaient complètement changé.

Et puis j’ai réalisé que le chat, le chat, avait participé à la guérison. C’était comme un fil invisible qui, à travers ces expériences, m’avait amenée là, j’avais l’impression d’être rentrée chez moi !

Ce sont des enseignements très particuliers, ils fonctionnent tous avec des roues, car toute connaissance est circulaire. C’est une tradition originaire de l’Île de la Tortue (Amérique du

Nord, centrale et du Sud) qui a rassemblé, au fil des ans, les traditions de diverses populations autochtones. Elle rassemble des savoirs, non spécifiques à une tribu ou à un lieu, mais issus de nombreux lieux et de nombreuses personnes. Le maître vivait à Los Angeles à l’époque. Elles s’expriment sous forme de roues, elles aident à établir des liens et développent également la libre pensée. L’essentiel est de ne croire en rien, mais de tester ses connaissances et de voir si elles fonctionnent.

J’ai appris petit à petit en parcourant l’Italie, partout où il y avait un séminaire ou une réunion sur ces sujets, et je me suis investie. Puis, au fil des ans, j’ai également voyagé en Europe et en Amérique.

C’est un parcours aux étapes bien définies mais que l’on suit en fonction de son individualité. Il nous porte à devenir des personnes libres et autonomes, pleinement responsables de leur propre vie, de leur liberté et de leur maturité. C’est ainsi que l’on se construit soi-même sur ce chemin et que l’on se sent grandir progressivement. Ce chemin comporte des enseignements matriarcaux et patriarcaux, et sur le plan énergétique, l’un des objectifs est précisément d’équilibrer le féminin et le masculin intérieurs.

J’ai eu de nombreux guides sur cette voie, hommes et femmes, et bien qu’on la juge destinée aux guerriers, elle attire de nombreuses femmes.

Jusqu’en 2000, j’ai appris, puis j’ai commencé à animer des groupes d’étude à mon domicile, une fois par semaine.

Entre-temps, j’ai continué à progresser sur mon parcours, acquérant ainsi diverses expériences d’enseignement et progressant simultanément dans mon apprentissage.

Depuis 2008, j’enseigne cependant régulièrement le week-end.

C’est une discipline de connaissance de soi, la voie de la Douce Médecine de la Danse du Soleil.

Nous travaillons principalement en groupe, puis avec les élèves les plus proches, également au niveau individuel.

À l’avenir, j’aimerais me spécialiser dans l’enseignement pour le monde féminin, en particulier pour les femmes en ménopause. Nous ne savons rien de la ménopause. De nombreuses croyances proviennent du patriarcat, d’une culture qui nous dicte comment nous devrions nous sentir. Nous parlons toujours de symptômes, mais ce ne sont pas de symptômes. Il s’agit d’autre chose.

Si l’on considère qu’une femme entre en ménopause vers 50 ans et peut ensuite vivre jusqu’à 80, 90 ans, on comprend mieux la signification et la proportion. La nature, qui est géniale, a créé autre chose pour nous, les femmes.

Florence



Caterina Perotti

Thérapeute spécialisée dans la Voie de la Lune

Je dirige le Centre Yoga Sādhana de Turin, fondé en 1981 par ma grand-mère Carla Perotti, l’une des pionnières du yoga en Italie. Fil conducteur d’une tradition qui a perduré et évolué dans le temps, ce centre transmet aujourd’hui un yoga vivant et contemporain qui intègre corps, énergie, cyclicité et spiritualité.

J’ai grandi dans une famille où la spiritualité faisait partie intégrante du quotidien. Durant mon adolescence, j’étais profondément rebelle à cause de la séparation de mes parents. Je vivais à Florence, mais ma mère était très occupée par sa carrière d’architecte et de professeure d’université. Je suis donc partie vivre à Turin chez ma grand-mère Carla. Elle m’a accueillie avec la force silencieuse qui l’a toujours distinguée et a réussi à restructurer tout mon niveau émotionnel. À 20 ans, j’avais déjà entamé un voyage spirituel et commencé à participer aux retraites d’Avasa, un maître d’Advaita Vedanta qui organisait des satsangs sur la non-dualité et les exercices de perception. Ces rencontres, souvent partagées avec ma grand-mère, m’ont profondément marquée : elles m’ont appris à reconnaître l’unité au-delà de la forme.

Ma grand-mère m’a initiée au monde du ressenti profond, à l’écoute du corps, de la respiration et du sens des expériences intérieures. C’était une femme visionnaire. Après une dépression nerveuse due à un surmenage comme journaliste et une fausse couche, elle a traversé une crise qui l’a amenée à transformer sa carrière et à se consacrer entièrement au yoga et à l’écriture. En 1958, avec le maître indien George Dharmarama, elle a fondé le premier Centre italo-indien de yoga et de culture orientale à Turin. À l’époque, le yoga était pratiquement inconnu en Italie. Le yoga lui a ouvert une nouvelle voie, devenant son remède et sa mission. Pendant plus de soixante ans, elle a enseigné, écrit, rencontré et guidé ses élèves avec fermeté et délicatesse. Sa pratique était profonde, lente, orientée vers la conscience et la transformation subtile.

J’ai étudié la mode à Polimoda à Florence et j’ai commencé à travailler comme styliste maille. Mais la vie m’a rapidement confrontée à de sérieux défis : la perte de ma mère, un héritage difficile à gérer et la nécessité de réorienter complètement mon avenir. C’est à ce moment-là que le yoga, la méditation et la connexion à l’âme ont cessé d’être de simples « pratiques » pour devenir un fondement. Une racine. Une direction.

En devenant mère, j’ai ressenti un appel accru au corps et au féminin, ce qui m’a poussée à approfondir ce qui est devenu plus tard mon domaine d’enseignement principal.

Je me suis formée auprès de Nadeshwari Jyotimayananda : elle était maître de yoga tantrique et de féminin sacré. Le parcours d’Éveil Yogini Shakti a façonné ma vision : elle m’a enseigné à honorer le cycle menstruel, l’utérus et le rituel des saisons intérieures. J’ai appris à créer des Cercles de Femmes, des espaces de partage et de transformation sécurisants, où la spiritualité est incarnée, la sororité bien réelle et où le corps n’est pas un

obstacle, mais un parcours.

J’ai poursuivi mon cheminement avec Ananda Shaida, fondatrice de La Via della Luna®, une approche du massage rituel et de la conscience subtile qui intègre le toucher, la respiration, la présence et l’écoute profonde.

Ma façon de transmettre le Féminin Sacré et ma technique de massage découle de tout cela. Elle est influencée par ma grand-mère Carla, certes, mais aussi par ce que la vie m’a demandé d’expérimenter.

Aujourd’hui, le Centre Sādhana propose des cours de yoga hebdomadaires, fidèles à sa tradition, et une fois par mois, j’anime des Cercles de Femmes dédiés à la cyclicité, au contact avec les émotions et à la reconnexion au corps comme espace sacré. Ce sont des moments de profonde authenticité, où s’entremêlent diverses pratiques, le partage, l’écoute et la guérison.

Mon intention n’est pas seulement de « transmettre ». C’est d’accompagner. D’animer un espace. D’être témoin. D’offrir des outils, tout en permettant à chacun de trouver sa propre voie. Je crois profondément en la liberté intérieure, en la capacité de chacun à guérir, à se transformer et à renaître. Le yoga, en ce sens, n’est qu’une clé parmi tant d’autres.

Et pourtant, chaque fois que je retourne au Centre Sādhana, sachant que ma grand-mère y a enseigné pendant des décennies, sentir son énergie dans les murs, dans le regard de ses élèves de longue date, est quelque chose qui me touche et me guide. Non pas comme une ombre à imiter, mais comme une racine qui me soutient dans ma croissance personnelle.

Mon rêve est que cet espace continue d’évoluer, en restant fidèle à une essence profonde : celle de la recherche authentique, de la guérison et de l’écoute. Sādhana, en sanskrit, signifie « pratique », mais aussi « chemin ». Et c’est ce que je souhaite offrir : un lieu où chacun peut cheminer vers soi-même, avec douceur, vérité et amour.

Turin et Florence



Antonietta Potente

Théologienne

Je suis née dans une famille religieuse, mais pas bigote, personne n’était entré dans les ordres. À un moment de ma jeunesse, j’ai compris que je ne voulais plus vivre la vie que j’avais, très confortable, bourgeoise, sportive, ces choses qu’on fait quand on est jeune. Alors, après avoir fini l’école, une fois mon bac en poche, j’ai fait une année supplémentaire, puis j’ai commencé à lire les Évangiles, pour mon propre bien, je cherchais et il m’a semblé que c’était la voie à suivre. J’ai lu un livre sur la spiritualité. L’ordre dominicain m’a semblé particulièrement intéressant comme approche de la spiritualité, car il dégagait un sentiment de liberté. Bien sûr, il faut toujours dégrossir certains aspects, mais comme c’est l’histoire qui compte, c’est certainement une histoire née d’une intuition.

J’ai donc rencontré des religieuses dominicaines, je suis entrée pour voir si c’était vraiment la bonne voie pour moi. Ma mère était consternée, me connaissant, elle m’a dit : « Si tu veux, tu peux revenir en arrière.» Heureusement, j’ai rencontré des religieuses très intelligentes qui m’ont aidée à développer ma liberté. Même à la maison, nous étions très libres, chacun avait son caractère, faisait ce qu’il voulait, l’éducation était uniforme, mais nous étions libres, il y avait un amour pour la beauté, pour la musique classique ; mon père peignait.

À sept ans, je connaissais déjà tout Beethoven et je savais distinguer les différents compositeurs. Les religieuses dominicaines l’ont compris et m’ont laissée libre.

Elles m’ont fait suivre des cours de philosophie à Turin. Puis elles m’ont demandé comment je voulais continuer. Je suis allée à Rome pour étudier la théologie. Je n’avais pas l’intention de faire un doctorat, mais pendant mes études, j’ai rencontré un très bon professeur, un dominicain. Avec lui, j’ai fait ma première spécialisation, puis mon doctorat en théologie morale, comme un challenge, car je n’aimais pas cette matière en soi. Mais il était très bon, je l’ai suivi avec fierté, j’ai relevé le défi. J’ai terminé en 1988-1989, soit neuf ans d’études. Nous étions deux femmes, les autres étaient tous des hommes.

Rome était un environnement agréable à l’époque, je fréquentais beaucoup l’Église d’Orient, qui me semblait particulièrement contemplative.

J’ai obtenu un poste d’enseignante dans l’université où j’avais étudié. Je suis également allée à Florence pour étudier la théologie, et en 1994, j’ai décidé de partir en Amérique latine. J’avais le sentiment qu’après toutes ces années d’études, il me manquait des éléments concrets, même la lecture des mystères. Je me suis dit… peut-être une autre culture ! En fait, en Bolivie, une culture très forte, j’ai vécu quatre ans avec deux autres femmes à la périphérie, puis je suis partie vivre seule chez une famille indigène avec laquelle j’ai passé 16 ans. Ça a été la chose la plus importante de ma vie, cela m’a beaucoup apporté. J’ai toujours eu du mal avec la vision typique, même dans la vie religieuse. J’ai toujours considéré qu’il y a d’abord la vie, puis un style particulier, j’en parle dans mon dernier livre.

On dit que des Boliviens qu’ils sont catholiques, car leur colonisation a été homologuée, mais de manière très superficielle, car des cultures comme les Quechuas et les Aymaras ont leur propre cosmovision. Elles ne se posent pas beaucoup de questions, elles sont très concrètes, liées au passé, à ceux qui ont vécu avant, qui continuent d’être présents, liées aux cycles naturels, donc aussi au rythme, à la relation à la terre, à planter lorsqu’il pleut, sinon non, car à 2 700 mètres, c’est un peu aride ! La vie est aussi très sobre, on apprend à vivre avec ce qu’on a, au jour le jour, puis il faut de la patience, un grand respect pour l’inconnu. La terre cache quelque chose. Le mot pacha mama est souvent mal traduit. Pacha n’est pas la terre, mais l’univers qui possède une terre inférieure et une terre du milieu, comme les soufis. La terre du milieu est là où nous vivons. En bas, il y a les antepasados, les ancêtres. Les ancêtres sont présents dans les montagnes, les Apus, ce sont des esprits protecteurs particuliers.

Pendant les fêtes, on commence par nourrir la terre et on ne fait pas semblant, on donne vraiment le premier plat à la terre, elle ne fait pas mal, on peut marcher pieds nus dessus, on peut manger ce qu’on a cuisiné en son sein, ça ne fait pas mal, la terre est très propre pour eux (il arrive que les enfants tombent malades car, malheureusement, même la terre est parfois contaminée désormais). En haut, il y a le divin, mais ce divin n’est pas incarné par une figure particulière.

Pour gagner ma vie, j’enseignais à l’université la théologie interculturelle et la morale sociale. Aujourd’hui, je continue dans le domaine de la théologie interculturelle.

La vie reste ma passion, même lorsque je lis les Écritures. Pour moi, l’important est de juger les Écritures avec la vie, et non de laisser la vie être jugée à l’aune des Écritures judéo-chrétiennes.

Lorsque j’étais en Bolivie, j’ai eu des problèmes avec ma façon d’enseigner ; on m’a rappelée à l’ordre : tous les professeurs de théologie doivent adhérer à la doctrine du Dicastère, à la doctrine de la foi de Rome, qui passe par les nonces à l’étranger ou par les évêques.

Heureusement, enseigner la théologie autochtone et interculturelle m’a donné plus de liberté. Il est faux de dire que l’Église est ouverte aux peuples ; dès qu’ils mettent en avant leur diversité, ça se passe mal. Et puis, il y avait certainement une Église au chauvinisme profond. Là-bas, j’ai fait partie de groupes de femmes qui abordaient la théologie à leur façon, non seulement en Bolivie, mais aussi dans toute l’Amérique du Sud. Je suis rentrée pour des raisons de santé, sinon j’y serais restée. Heureusement, ma santé s’est améliorée et je retourne de temps en temps en Bolivie.

À mon retour en Italie, j’ai reçu une invitation à l’Université de Vérone pour un poste de professeure invitée. D’abord en 2011, pour trois mois, puis J’ai étudié la philosophie pendant un an. À Vérone, il y a la communauté philosophique féministe du féminisme de la différence, Diotima.

J’avais déjà lu leurs livres, mais en les contactant, j’ai vraiment senti qu’il y avait d’autres choses à dire, d’une autre manière.

Avec elles, je me sens aussi plus forte dans ma réflexion ; nous nous voyons encore de temps en temps.

J’ai déménagé dans le nord de l’Espagne, dans la province de Burgos, mais je continue à collaborer avec elles. Je donne un cours de mysticisme dans le cadre du master en politiques des femmes de l’Université de Barcelone, coordonné par Diotima.

C’est en Espagne qu’est né mon désir de vivre retirée, là où est née la mère de San Domenico. J’ai décidé d’écrire un livre sur elle. Je crois que l’ordre dominicain est né d’elle et que l’enfant n’a fait qu’obéir au rêve de sa mère. J’ai une amie féministe à mes côtés, professeure à l’Université de Barcelone et historienne du Moyen Âge, qui m’aide à me repérer dans l’histoire de l’Espagne, peuplée de rois et de reines, de comtes et de comtesses !

Je vis à Haza, un village médiéval de 24 habitants, dont seuls 4 restent en hiver.

J’espère que les femmes d’aujourd’hui, engagées sur la voie spirituelle, apprendront à ouvrir leurs propres voies féminines, sans s’engager dans des voies déjà codifiées en tentent juste de les féminiser.

Madrid



Lucia Vigiani

Conseillère, Naturopathe, enseignante de Yoga et de Méditation dans la tradition des Maîtres Himalayens

On commence une quête mue par un besoin profond qui nous pousse à chercher quelque chose de plus significatif dans notre existence.

Je suis issue d’une modeste famille paysanne du Mugello, d’une région où la pauvreté économique et, même avant cela, la pauvreté socioculturelle, étaient omniprésentes, comme en témoigne Don Lorenzo Milani.

Ma mère est morte quand j’avais quatre ans. À l’âge de 5 ans, j’ai déménagé à Florence avec ma famille. Mon enfance a été marquée par une immense tristesse, la timidité, la solitude et l’identification à l’archétype de l’orphelin. Ma famille m’a certes transmis des valeurs éthiques telles que le respect, la solidarité et l’honnêteté, mais il me manquait assurément ce soutien favorisant l’estime de soi.

Mon enfance et mon adolescence ont été marquées par un profond repli sur moi-même jusqu’à mes 17/18 ans environ, lorsque ma mère est venue avec son énergie me sortir de l’abîme. C’était comme si je m’étais réveillée à ce moment-là, et la vie est devenue une aventure. J’ai porté un regard neuf sur moi-même et sur le monde, et j’ai compris que je n’avais pas encore commencé à vivre, étouffée par la douleur.

Je devais être indépendante financièrement, je voulais continuer mes études et découvrir le monde. J’ai exercé un métier qui m’a permis, en quelques années, de devenir manager dans le secteur de la bijouterie. Je pense avoir été la première femme en Italie à transporter des objets aussi coûteux. Un travail bien rémunéré, mais qui impliquait aussi de nombreux sacrifices personnels. J’étais constamment en déplacement. Seule la personnalisation de la relation avec mes clients m’a permis de continuer pendant des années.

J’ai continué à étudier avec beaucoup plus de difficultés que d’autres. Je suis passée de l’Université italienne de philosophie à une université américaine basée à Florence et Milan, où j’ai étudié la psychologie de manière plus poussée que la moyenne italienne.

Ces années ont été les premières où la psychologie transpersonnelle s’est intégrée à la recherche spirituelle. Ce fut une expérience fantastique de cinq ou six ans. Peu m’importait que l’État italien ne reconnaisse pas mes qualifications. Ce fut une expérience très formatrice. J’ai poursuivi mon apprentissage en voyageant beaucoup à travers le monde, toujours à la recherche de nouvelles perspectives.

Le yoga a été transversal à ma vie. J’ai beaucoup fréquenté l’Inde, notamment l’ashram de Rishikesh. Au fil du temps, j’ai acquis une connaissance approfondie de la philosophie et de la psychologie du yoga, bien plus poussée que ce que j’avais étudié à l’université. Ces sagesses ancestrales parlent à l’âme et aident à clarifier l’esprit et à ouvrir le cœur.

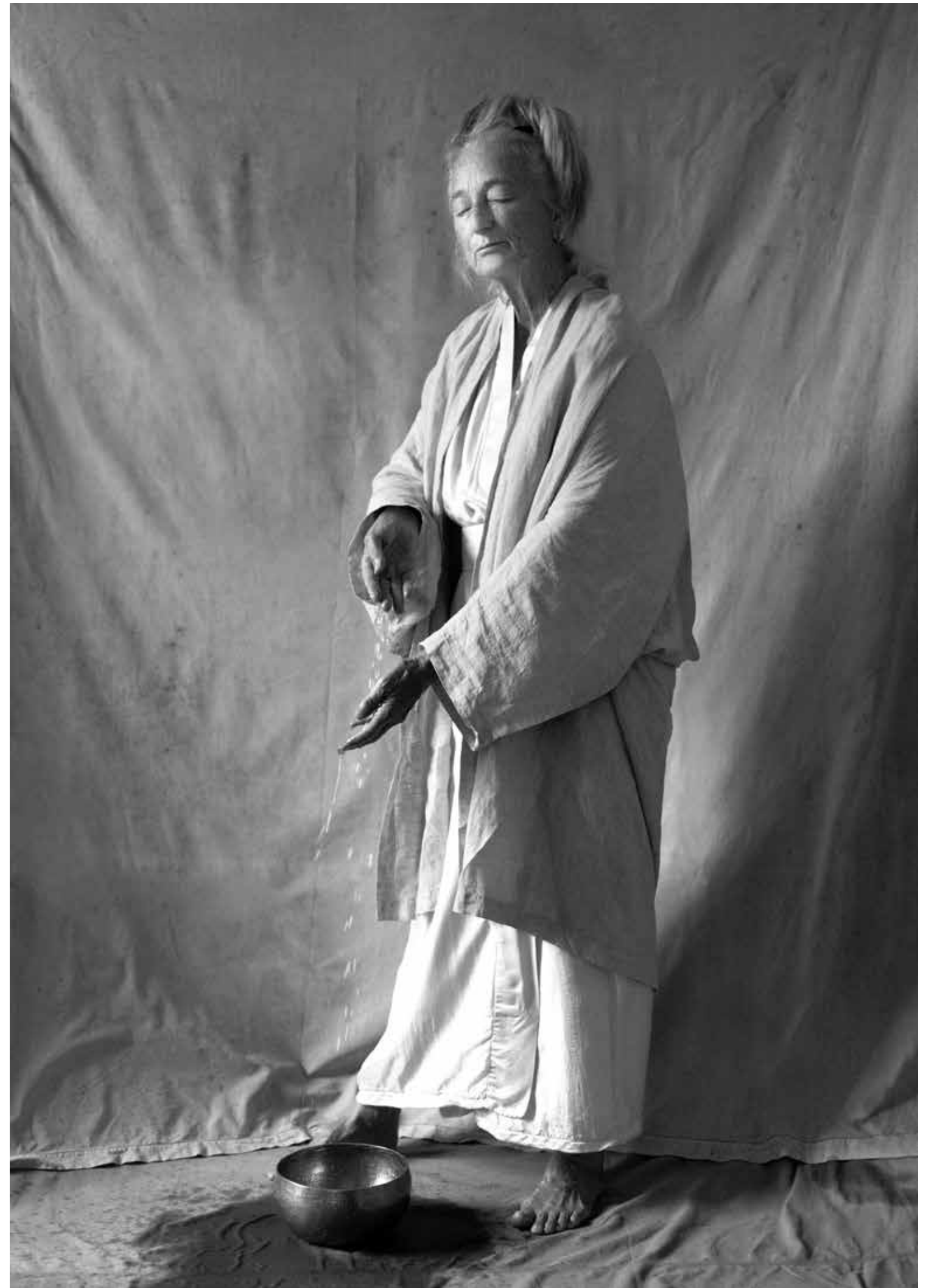
Les voyages ont toujours été une constante dans ma vie. J’ai commencé à 18 ans, sac au dos, et j’ai beaucoup voyagé, des Andes à la Sibérie, en passant par le Sahara, toujours à la recherche de mon être le plus profond. Le voyage extérieur a toujours été un voyage intérieur, je voyageais souvent seule.

À 45 ans, j’ai quitté mon emploi dans le secteur commercial pour me consacrer uniquement à mes passions les plus fortes et les plus significatives, comme la médecine naturelle, le conseil et l’enseignement au sein de l’Institut de Yoga Himalayan de Florence.

Je collabore actuellement avec l’association « La Grande Via » où j’essaie d’apporter un éclairage spirituel et de pleine conscience.

Reconnaissante envers la Vie et le Grand Mystère qui nous surprend toujours !

Florence



Ayya Virañani

Vénérable du bouddhisme birman

Je suis née à Hawaï, dans la petite ville de Hilo, sur la Grande Île. Mais j’ai grandi à Honolulu, une ville beaucoup plus grande, où ma famille a déménagé quand j’avais environ trois ans. Ma mère est canadienne et mon père new-yorkais ; ils se sont rencontrés pendant la Seconde Guerre mondiale et se sont installés là-bas en 1949-1950.

Dans ma jeunesse, j’ai suivi un parcours classique : un doctorat en biologie de la conservation, des études universitaires et des parcs nationaux. Pendant de nombreuses années, je me suis intéressée à la méditation, mais je l’ai peu pratiquée. Il m’a fallu beaucoup de courage pour reconnaître que c’était là, et non dans la science, ma vie la plus authentique.

Lorsque j’ai décidé de changer de voie, je vivais en Nouvelle-Zélande et j’ai fini par travailler comme jardinière dans un centre de retraites. J’ai participé à autant de retraites de méditation que possible, dont plusieurs de trois mois aux États-Unis. En quête d’une plus grande profondeur, je suis retournée aux États-Unis pendant deux ans pour travailler en cuisine au Centre de Méditation Insight. Durant cette période, on m’autorisa gentiment à maintenir une forme d’ordination laïque d’Anagarika dans la tradition de la forêt thaïlandaise, jusqu’au moment où j’ai quitté mon travail, un an et demi plus tard.

Après deux ans de cuisine, toujours en quête, j’ai démissionné et participé à plusieurs longues retraites, de six à huit mois. La première, j’ai été ordonnée temporairement avec Sayadaw U Pandita, comme cela se pratique souvent dans la tradition birmane. Sayadaw est devenu mon enseignant le plus important. Deux ans plus tard, je suis finalement partie en Birmanie pour une autre retraite de trois mois et une ordination « temporaire ». À la fin de cette retraite, j’ai décidé que je ne voulais plus jamais retourner à la vie laïque.

Mon père était un scientifique ; la première chose qu’il m’a dite, c’est qu’il me préférerait avec des cheveux ! Il avait un grand cœur, mais là, c’était un peu trop « différent ». Je lui ai dit que j’étais trop vieille pour gagner un prix Nobel de biologie, mais pas trop vieille pour le « Prix Nobel de la Patience ». Il m’a comprise et acceptée. J’avais 49 ans, il y a vingt ans.

On ne dit pas « à vie », mais je l’espère ! J’ai quitté ma zone de confort par tous les moyens possibles, et maintenant je suis une autre personne. Quand mon tuteur m’a donné mon nom monastique, il en a expliqué la signification : « Celle qui connaît (ou possède) le courage héroïque !» J’ai répondu : Oh non, non, non ! Ce n’est pas moi, ce n’est pas moi ! Et il a dit : Bien sûr que non, mais c’est ton devoir : tendre vers le courage ! Je ne suis pas encore pleinement héroïque, mais je m’y emploie.

À bien des égards et à bien des niveaux, j’ai dû affronter nombre d’incertitudes. Maintenant, je suis beaucoup plus sereine. C’est un long chemin. Et c’est merveilleux.

J’ai des amis dans le Dharma. En mars, je pars au Népal pour

méditer avec un enseignant qui y a un centre. C’est un moine de longue date du même maître qui m’a ordonnée en Birmanie.

Parfois, je me dis que le monde dans lequel nous vivons est dans un état lamentable. Il y a dix ans, nous le pensions déjà – en 2017, je me souviens avoir dit qu’il fallait cultiver la bienveillance car la situation mondiale avait touché le fond – mais non, ce n’était pas encore le cas ! Pour mes parents, le point le plus bas a été la Seconde Guerre mondiale, et nous voici de nouveau dans cette situation, avec tant de haine et de tensions qui couvent. Tout cela ne fait que renforcer ma détermination à vivre différemment.

Dans ma tradition, le Theravada, la tradition d’Asie du Sud-Est, nous sommes des mendiants, ce qui signifie que nous acceptons ce qui nous est offert. Je parviens à vivre des dons que je reçois, notamment ceux en remerciement des enseignements que je donne tout au long de l’année, avec de courtes pauses entre les retraites. Ce sont les offrandes sincères qui maintiennent ce système d’enseignement en vie, qui financent mes soins médicaux et mes déplacements. Je n’ai ni maison, ni voiture, ni assurance. Depuis près de dix ans, j’ai la chance d’entretenir une relation avec le Centre Pian dei Ciliegì, ici en Italie, et j’espère sincèrement y passer plus de temps à l’avenir ; c’est un lieu très spécial, avec des gens très spéciaux.

Autrefois, c’était différent : une fois ordonné, un moine partait vivre dans les bois, dans la forêt. Mais aujourd’hui, on ne se promène plus à pied. Je voyage donc et je dirige des retraites de méditation de différentes durées à travers le monde (Vipassana (Introspection) et Metta (Amour bienveillant)) en Italie, en Belgique, aux Pays-Bas, en Allemagne, en Suède, en Australie, en Nouvelle-Zélande et en Indonésie. J’enseigne ici, en Europe.

Vipassana est plus répandue et connue que Metta, enseignée hors de Birmanie depuis de nombreuses décennies. Parfois, j’arrive même à aller à Hawaï, dans un petit ermitage et centre fondé par de grands amis : c’est un lieu où je me sens à la fois chez moi et ailleurs ! Même si mon monastère est en Birmanie, je ne peux plus m’y rendre en raison de problèmes de visa liés à la situation actuelle. Du coup, je suis constamment en déplacement. Cela implique trop de vols, alors je préfère Je reste en Europe où je peux voyager, de façon moins polluante, en train.

Je vis avec peu, et avec peu. Ce que je crains le plus de perdre, ce sont mes vêtements, car ils sont difficiles à remplacer hors de Birmanie. Être nonne dans la tradition bouddhiste, ce n’est pas comme faire partie d’un ordre monastique catholique, où il y a un système et où tout le monde comprend plus ou moins ce que vous faites. Les nonnes bouddhistes sont des curiosités. Aujourd’hui, cependant, la situation évolue un peu, avec la diffusion croissante de la méditation et du bouddhisme en Occident : de plus en plus de personnes dans les lieux publics me demandent si je suis nonne bouddhiste.

En Birmanie, dans ma tradition, il y a beaucoup de femmes ordonnées, et elles sont profondément respectées pour leur travail. Elles constituent un soutien social important dans les écoles et les orphelinats. Si elles ont droit aux mêmes possibili-

tés d’éducation et d’études que les hommes, elles ne bénéficient pas du même respect en termes de statut. Il n’y a pas d’égalité sur ce plan conventionnel, même si elle existe au niveau de la pratique. En Birmanie, les nonnes travaillent beaucoup plus dur que les moines, car elles sont responsables à la fois de la pratique et du bien-être social de la communauté. Mon enseignant disait que les meilleures méditantes en Birmanie étaient les jeunes femmes. C’était communément admis, même si les inégalités subsistaient. Je sais maintenant qu’être « meilleur » n’est pas lié au genre et qu’en fin de compte, la profondeur spirituelle transcende complètement le genre. Il y a vingt ans, cette inégalité me dérangeait beaucoup. Mais avec le recul, il est devenu évident que cette différence de statut était une pratique de méditation en soi, permettant de percevoir l’attrait de l’ego et du pouvoir.

Dans les centres de méditation que je fréquente, les pratiques et les études religieuses sont les mêmes. L’abbé du centre où j’ai vécu en Birmanie a longtemps enseigné aux côtés de deux d’entre nous, femmes occidentales, d’abord dans les années 1990 avec une amie suisse qui y vivait comme nonne, puis avec moi également. Aujourd’hui, nous nous retrouvons tous les trois à enseigner ensemble. C’est inhabituel, mais c’est bon signe : quelque chose est en train de changer ! Il est inévitable que certains tentent de résister à ces choses, mais je ne veux pas perdre de temps à y penser. Je préfère me concentrer sur les personnes qui participent aux retraites et qui, en retournant au monde, peuvent l’illuminer, et même transformer leur famille.

Concernant la situation actuelle, je n’« espère » pas, car espérer, c’est résister à ce qui est, souhaiter quelque chose qui n’arrive pas. Je veux voir et connaître les choses telles qu’elles sont et, à partir de là (si possible), essayer de les améliorer un peu. C’est différent. En fait, je ne retiens pas mon souffle, comme on dit en anglais. Je ne sais pas si c’est possible dans ce monde, mais j’aimerais que les gens ne se détestent pas autant.

En fin de compte, le monde sera toujours exactement comme il est. Et c’est pourquoi l’enseignement du Bouddha est intemporel. Parce qu’il est totalement vrai. Le Bouddha était très, très clair : les gens font des choses terribles, disent des choses terribles. Et ils seront toujours ce qu’ils sont. Soyons réalistes, il n’y aura probablement jamais de paix sur cette terre. Gérer cela de manière équilibrée et aller de l’avant, c’est notre travail. Oui, c’est notre travail. J’aimerais que les gens puissent trouver un refuge face à la souffrance du monde. Car la vie dans le monde continuera d’être difficile. Les gens ont bien plus peur qu’avant. Il y a plus de gens dans le monde, moins de ressources, plus de stress. Et quand les gens ont peur, ils font des folies. La peur est quelque chose que nous créons nous-mêmes. Le courage est une option. Le courage est toujours un choix.

Nous sommes tellement perdus dans les conventions, tout comme le Bouddha au début de son parcours. C’était un prince qui vivait dans le luxe absolu, mais qui était essentiellement prisonnier de son palais, car son père ne voulait pas qu’il voie la souffrance. Mais il était intelligent et curieux, et dès qu’il parvint à se faufiler hors des murs du palais, il vit la vieillesse,

la maladie et la mort. Après avoir vu cela – la vieillesse, la maladie et la mort – il n’y eut plus de retour en arrière possible pour lui. Il devint un renonçant, cherchant un moyen d’éradiquer les réactions de souffrance que ces choses naturelles provoquent habituellement en chacun de nous, trouvant le bonheur profond de la paix intérieure.

À ma petite échelle, c’est ce que je fais de ma vie : une façon d’être différente, non conventionnelle, en quête de quelque chose de plus profond et de plus précieux que les biens matériels. Les portraits de toutes les femmes que tu présentes peuvent être une source d’inspiration, car ils montrent qu’il existe bel et bien d’autres façons d’être, d’autres possibilités de vivre. Nous sommes toutes des femmes non conventionnelles dont la vie est centrée sur des choses plus profondes que la simple possession d’un nouveau bel objet ou la recherche de la sécurité. Tes photos racontent cette histoire, offrant aux gens la possibilité de voir qu’il existe une alternative au tapis roulant interminable et triste de la vie matérialiste.

Nonne nomade



Angela Volpini

Voyante mariale

Mon histoire commence il y a longtemps, il y a 75/76 ans. Elle commence alors que j’étais encore enfant, à 7 ans. Née dans une famille catholique, mais pas excessivement pieuse, comme beaucoup. Le 4 juin 1947, comme chaque jour, avec d’autres enfants, j’ai conduit les vaches au pâturage. C’était la tâche des enfants, de 5 à 12 ans. Après 12 ans, on nous confiait des tâches plus sérieuses. J’étais dans les prés avec mes amis, et à un moment donné, nous étions assis par terre à jouer avec des bouquets de fleurs, quand j’ai senti qu’on me prenait un bras par derrière ; quelqu’un me soulevait en mettant ses mains sous mes aisselles. J’ai senti dans mon dos le corps d’une femme grande et mince, à tel point que j’ai cru que c’était ma tante ! J’ai tourné la tête, j’ai regardé la vallée, elle était derrière moi, j’ai dû tourner la tête pour voir qui c’était. Ce n’était pas ma tante, mais une femme belle et très douce, une inconnue, il n’y avait pas de lumière, mais bel et bien une femme de chair et de sang, pas un fantôme, pas une image, une vraie personne.

Belle et très douce, elle ne m’a pas effrayée, elle m’a mise à l’aise. Ce fut le premier impact. Et puis il y a eu immédiatement une communication intérieure, je dis intérieure car je ne sais pas comment l’expliquer, par laquelle j’ai compris que cette femme représentait l’humanité accomplie, mon but comme celui de tout un chacun, ce pour quoi nous sommes tous ici, elle représentait le but de l’humanité. Une humanité accomplie. J’étais dans les bras de cette femme qui m’a alors déposée au sol et m’a dit : Je suis venue t’enseigner le chemin du bonheur sur Terre. Et par ces mots, elle m’a aussi fait comprendre en quoi consiste ce chemin. Le chemin du bonheur sur Terre consiste d’abord à être soi-même, à développer son bonheur, son originalité.

Et puis choisir d’aimer, être soi-même, développer cette singularité que chacun de nous est, et choisir d’aimer. Voilà le chemin du bonheur. Et c’est là que j’ai compris qu’il s’agissait de Marie, mère de Jésus. De la volonté accomplie de Marie, mère de Jésus, j’ai compris la valeur de l’être humain, la manière d’être soi-même et d’aimer. J’ai vu l’être humain. J’avais sept ans, je n’en avais aucune idée, et pourtant je l’ai compris. Ce qui m’a été transmis, c’est une nouvelle conception de l’être humain, pleine de possibilités, non pas comme une limite, mais comme une possibilité. Une vision positive, et non négative. Nous sommes toujours focalisés sur les limites plutôt que sur les possibilités. L’être humain est naturellement bon, pourvu qu’on choisisse la bonté. L’être humain a l’amour comme intuition, comme nature, mais il doit le choisir. Voilà ce que j’ai appris.

Mes amis m’ont vue en l’air, ils ont eu peur et sont allés demander de l’aide. Mais comme ils disaient que j’étais morte en l’air, tout le monde a cru à une farce d’enfant, personne n’est venu à mon secours. À leur retour d’environ trois kilomètres, la femme n’était plus là. Ils m’ont demandé ce qui s’était passé et je me suis contentée de leur raconter. Mais ils ne comprenaient pas et pensaient que j’étais devenue folle. Marie m’a donné rendez-vous pour le 4 du mois suivant, en juillet. Et à partir

de ce moment-là, chaque 4 du mois, pendant neuf ans, je l’ai rencontrée 80 fois. Il y a eu des interruptions dont elle m’a prévenue. De 1947 à 1957, elle est toujours apparue comme une personne concrète.

Elle apparaissait surtout aux femmes, mais aussi à certains hommes comme Guadalupe et Tre Fontane. Elle apparaît plus que Jésus, elle choisit cette forme de communication directe. Marie, mère de Jésus, insistait beaucoup sur la valeur de la subjectivité et se présente ainsi, de manière claire et nette. C’est pourquoi je suis en conflit avec ceux qui pensent qu’à la fin, nous ne serons qu’un. À la fin, nous serons en communion avec tous, mais subjectivement. Subjectivement. Notre individualité demeure. Elle persiste. Elle ne disparaît pas dans le vide. Nous sommes des êtres humains à l’image de Dieu, nous entrons en communion avec lui et avec tout. On peut y arriver si on aime. Telle est ma vision, celle qui m’a été transmise : la valeur du sujet comme valeur créatrice continue. La valeur de nos possibilités m’a été transmise.

Je suis libre, comme elle le disait. Nous choisissons ce que nous voulons être et ce que nous voulons faire. Elle m’a transmis sa conception de l’humanité. La liberté absolue. Je me considère catholique car ma vision n’est pas en contradiction avec les principes catholiques. Mais elle va bien plus loin. Le catholicisme se veut l’expression d’une adhésion personnelle à un message. L’enseignement que j’ai reçu est plus profond, plus novateur dans la conception de l’être en tant que créateur qui continue la création. Dans ma pratique, j’ai l’habitude de m’écouter et de vivre ce que je ressens. Je peux choisir de méditer, de prier, de contempler ou autre chose. Je n’ai jamais cherché d’élèves, ils sont venus.

J’ai toujours communiqué ce que j’ai vu, la souffrance inutile que traverse l’humanité, que nous traversons tous, l’inconscience de notre raison d’être. Chaque être humain désire ce que Marie m’a dit : Il est possible de devenir, de créer. Mais il n’y croit pas complètement, il le désire, il pense que sans l’aide de Dieu ou d’une entité, il ne peut y parvenir. Au contraire, nous sommes ici pour réaliser exactement ce que nous désirons. Concernant le rôle féminin, je n’ai qu’une seule observation : malgré tout, les femmes ont conservé espoir et foi en l’amour. J’ai beaucoup voyagé et connu d’autres réalités où des apparitions mariales ont eu lieu, mais j’ai constaté un manque de correspondance dans le message ou dans la manière dont il a été reçu. Seuls quelques cas m’ont permis de me sentir en phase, comme celui de Bonate et de Guadalupe. Dans les autres que j’ai rencontrés, en revanche, la priorité est donnée à l’institution catholique et non au sujet.

La dépendance au divin augmente, on est amené à croire en Dieu, le salut est confié à l’extérieur de soi et non à soi. Pour moi, on peut se déclarer laïc, religieux, comme on veut, mais ce sont les enseignements et ils peuvent être utiles. Je rencontre toutes sortes de personnes, croyantes et non-croyantes, mais ce sont surtout les non-croyantes qui sont en quête. J’ai eu de nombreuses confrontations avec l’Église, de nombreux conflits. J’ai poursuivi ma route.

Casanova Di Sinistra, Voghera



Bibliographie

Angela Volpini, La Madonna accanto a noi, Reverdito
Angela Volpini, Resurrezione di Dio, Edizioni Altravista
Anna Maria Shinryo Marradi, L’eco della valle, Mimesis
Antonella Lumini, Dentro il silenzio, Lindau
Antonella Lumini, Dio è Madre, Castelvechi
Antonia Chiappini Bedi, La tecnica vibrazionale, Raccolto Edizioni
Antonietta Potente, Come il pesce che sta nel mare, Paoline Editoriale Libri
Antonietta Potente, In amorosa fedeltà, Paoline Editoriale Libri
Elizabeth E. Green, Treeology/theology, Gabrielli Editore
Elizabeth E. Green/Simona Segoloni Ruta/Selene Zorzi, Sorelle tutte, Edizioni La Meridiana
Massimo Maggiari, Leggere nel cuore, Giunti
Marianne Costa, Il tarocco da vivere, Om Edizioni
Marianne Costa, I tarocchi passo a passo, Om Edizioni
Marianne Costa/Alejandro Jodorowsky, La via dei tarocchi, Universale Economica Feltrinelli
Nadeshwari Joythimayananda/Chiara Chiostergi, Lunatika, Macro

Carla Giannotti, Donne di illuminazione, Ubaldini Editore
Carla Giannotti, Jo Mo, Ubaldini Editore
Tsultrim Allione, Donne di saggezza, Ubaldini Editore
Tsultrim Allione, Il mandala femminile, Oscar Mondadori
Tsultrim Allione, Nutri i tuoi demoni, Oscar Mondadori

Filmographie

Robina Courtin, Chasing Buddha Documentary, robinacourtin.com/chasing-buddha-film

Lucia Damerino

Designer, elle vit et travaille à Florence. Il y a plusieurs décennies, elle a entamé un parcours de recherche artistique qui est longtemps resté dans un cadre strictement privé, jusqu’à ses débuts en janvier 2021 avec l’exposition « Mutazioni » à la galerie Crumb de Florence.

Cette première exposition est suivie par « Camere D’acqua » à la Casa Botticelli et l’exposition collective EMC2, toutes deux en 2023. Professionnellement engagée dans le design et la scénographie, Lucia Damerino emprunte la photographie et l’utilisation d’objets de ce monde, les transformant en matière significative, expression d’un monde intérieur. Expériences de vie, souvenirs d’enfance et souvenirs d’êtres chers refont surface, se transforment et revivent. Son voyage se poursuit en se mettant en scène les personnes, jamais des modèles professionnels.

Dans ce travail, elle allie sa pratique artistique à son intérêt pour les activités spirituelles, qu’elle poursuit depuis plus de vingt ans en tant que Maître Reiki. « LUMIÈRE sur les femmes spirituelles » est le sujet de l’exposition personnelle du même nom, à la Galleria C2 Contemporanea de Florence, octobre 2025.

Impression terminée, 2026
Sincromia, Pordenone, IT

Traductions Agnès Charpentier

